

Bureau  
18  
Rue  
d'Enghien  
Paris

LE  
**M I ROI R**

n°52  
Dimanche  
23 Mars  
1913

Le Numéro : 15 centimes



**EDMOND ROSTAND**

de l'Académie Française

(Lire en page 5 une interview de l'illustre auteur de "Cyrano")



PAPIER  
A CIGARETTES

RIZ BLEU

CH. LACROIX  
ANGOULÊME

ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES : Six mois, 4 fr. ; — Un an, 8 fr.

BUREAUX : 18, RUE D'ENGHEN, PARIS

ABONNEMENTS :

UNION POSTALE : Six mois, 7 fr. ; — Un an, 14 fr.



### Fort comme un Turc !

Les portefaix de Constantinople sont célèbres pour l'aisance avec laquelle ils s'accommodent des fardeaux les plus lourds et les plus encombrants. Celui-ci ne fait pas mentir la légende. Ne semble-t-il pas comme un vivant symbole de cette Turquie, qui porte sans en paraître trop accablée la charge formidable de sa dette et le poids plus lourd encore de malheurs presque sans précédents en l'Histoire ?



LA PAVANE

Je ne sais plus quel est le poète ou le philosophe qui a écrit : « La danse est une poésie muette ». Ce devait être en tout cas un homme des temps passés, car si ce vénéré maître assistait aux soirées d'aujourd'hui, un tel jugement étonnerait fort de sa part.

Quand l'excellent Henri Beyle notait : « Je voudrais qu'on prit en France, comme en Allemagne, l'usage des soirées dansantes, » il ne se doutait pas du résultat des conseils qu'il donnait il y a juste un siècle.

Ce qui était le charme de ces sauteries d'autrefois, dont Stendhal eut la révélation pendant son séjour à Brunswick, en 1807, c'était cet aimable tourbillon de couples jeunes, emportés par le rythme joyeux des valse et des mazurkas, « chantant avec leurs pieds » si j'ose m'exprimer ainsi, la gaieté qui était en eux.

Au fond, la danse n'a jamais été que cela : une expression.

Quel est celui d'entre nous qui, à dix-huit ans, en recevant la première lettre d'une cousine adorée, n'a pas, tout seul, sur le tapis de sa chambre, s'étudiant, esquissé un petit pas sautillant en riant à gorge déployée.

Les paroles ne sont pas toujours suffisantes pour dire ce qui se passe en nous. Il y a des gestes qui en racontent beaucoup plus et la danse est de ce nombre. C'est la révélation naturelle de la joie. La farandole des moissonneurs, comme le quadrille des lanciers sont bien, comme le disait mon vieux philosophe, des « poésies muettes ».

Je ne sais pas trop à quelle poésie peuvent bien faire songer les *turkey trot* et autres danses de singe qu'on s'est plu à introduire progressivement dans les salons parisiens et même provinciaux, à moins que ce ne soit à de la poésie cubiste.

Ces mœurs nouvelles ont quelque chose d'effarant. On voit de paisibles mères de famille non seulement conduire leurs filles à des leçons d'acrobatie transatlantique, comme elles les conduiraient entendre les cours d'histoire de l'art, à la Sorbonne, mais encore s'extasier devant les contorsions que de méchants petits jeunes gens (qui, eux, savent parfaitement ce qu'ils font) imposent, sous la lumière resplendissante des lustres à leurs infortunées partenaires. C'est d'un comique douloureux. A tous petits pas, ces théoriciens des danses (?) nouvelles tordent les jeunes filles dans leurs bras, les serrent, les renversent, et l'on fait cercle pour regarder cela.

Où es-tu, bonne vieille valse à trois temps de nos ancêtres ? Où êtes-vous simple et même double bostons, valse harmonieuses dont le ralenti permettait la grâce des mouvements glissants ?

Certes, il y avait dans ces valse du siècle dernier une fougue, un mouvement rotatif rapide que les appartements modernes rendaient infiniment dangereux. Avec la valse à trois temps, fondée sur le rythme un, deux, trois, un, deux, trois... il arrivait des accidents : on recevait un coup de poing dans l'œil, on démolissait l'échafaudage d'une coiffure féminine en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, et ceux qui ont les pieds sensibles se souviennent de dures épreuves.

Le boston est né de ce danger. Je me rappelle, quand j'étais petit garçon, que j'attendais généralement une polka pour inviter une demoiselle, car

## La Décadence :: de la Danse ::

la valse me faisait peur, autant par les inévitables collisions que par le fait constaté qu'en tournant en rond comme des tontons, on finissait par avoir mal au cœur.

Le boston a été le correctif heureux de ces diverses infortunes, de même que les ligues antialcooliques ont été créées quand on s'est aperçu qu'avec l'exiguïté des logements et l'abondance des bibelots sur les meubles, seule la sobriété pouvait éviter des catastrophes quotidiennes.

Le boston permettait de naviguer entre les couples en esquivant par de savants et immédiats à gauche l'abordage ou l'échouement.

Le bon danseur de cette époque-là se distinguait par le succès avec lequel il savait éviter à sa danseuse des bleus dans le dos ou sur les bras et des accrochages de chignons.

Dans un concours de boston qui eut lieu en 1904, on avait synthétisé ce que je dis là en obligeant les couples à faire un parcours chronométré entre des bouteilles traîtreusement placées un peu partout sur le parquet. C'était le steeple-chase remplaçant la course plate. Le vainqueur était celui qui avait en le moindre temps tourné autour de tous les obstacles sans les renverser avec ses pieds, ceux de sa danseuse ou un mouvement de jupe de celle-ci. L'expression « danser sur un mouchoir de poche » était un éloge suprême et indiquait une maîtrise et une conduite absolue des escarpins.

La valse à trois temps, celle de Métra, de Strauss et d'Offenbach, était nécessairement sautante, ce que les anciens appelaient, du temps des gavottes : la danse *par haut*, celle où le pied quittait la terre.

Le boston, au contraire, était une danse *basse* ou *noble*, tout comme le menuet. Le pied glissait sur le parquet sans l'abandonner. Au point de vue des cors aux pieds, dans les salons encombrés d'invités trop nombreux et insuffisamment instruits de chorégraphie, le boston était le bienvenu. Il y avait peut-être l'orgueil, mais il n'était pas suivi de l'écrasement !

Ce qui distinguait davantage encore le boston de la valse, c'était la différence radicale du mouvement. La valse se dansait sur le rythme, le boston sur la mélodie. On disait, en ces jours heureux, que l'on pouvait danser sur n'importe quel air, y compris la *Marche funèbre* de Chopin. Rien n'était plus exact. Isadora Duncan l'avait prouvé. C'était d'ailleurs, beaucoup plus que ses pieds nus, la partie la plus intéressante de ses créations. Alors que toute l'ancienne chorégraphie était basée sur la cadence, les danses nouvelles ne faisaient attention qu'à la phrase musicale. Le boston, fils de cette conception, interprétait des mélodies sentimentales : *Quand l'amour meurt*, *Premier Frisson*, etc ; le pas traînait là où la voix du chanteur aurait tenu la note, le mouvement s'activait quand la romance s'annotait : *appassionata*. Et cela



DEUX FIGURES DU "PAS DE L'OURS"

pouvait être très joli parce qu'un sentiment s'y mêlait.

On n'a pas compris cette pensée. Les professeurs de danse, qui auraient risqué de mourir de faim si cette interprétation était devenue générale, c'est-à-dire si tout le monde n'avait dansé que suivant son cœur,



DANSE ROMANTIQUE

réglementèrent le boston, créèrent des triple et quadruple bostons, avec plongeurs sur les genoux, arrêts sur le talon droit ou gauche, pirouettes sur place.

On entra dans l'ère des danses abracadabrantes. Le *cake-walk*, introduit en France par les Elks, en 1902, répondait trop bien à ces goûts encore mal définis pour ne pas de suite avoir un colossal succès. Je rappellerai la soirée fameuse du 28 mars 1903 au Nouveau-Cirque, où l'on vit, de minuit à 4 heures du matin, devant un jury d'artistes et d'hommes du monde, et devant la plus admirable salle de générale que Paris ait jamais connue, une vingtaine de couples dont quelques professionnels, mais surtout des jeunes gens du meilleur monde, s'essayer sur l'arène aux contorsions les plus négro-américaines. On avait pris cela comme un jeu, un divertissement passager, une de ces aventures uniques telles qu'il en survient dans la jeunesse de tout homme joyeux de vivre, telles que la soirée de ce petit cirque de Toulon, où Pierre Loti s'exhiba il y a quelque trente ans en maillot d'acrobate.

Le malheur fut que le *cake-walk* fut pris au sérieux. Dès lors, le Rubicon était passé. Depuis dix ans, on a importé chez nous toute la pacotille sauvage. Ce n'est plus nous qui vendons des pièces de bonne toile aux nègres ; ce sont les nègres qui nous inondent de leurs flûtes en bambou décorées de défenses de rhinocéros.

Je ne voudrais point passer pour un moraliste enclin à la tristesse, mais je me demande si cette évolution ne correspond point à celle de l'esprit public. A la jeunesse d'autrefois, jeunesse enthousiaste, romantique, où, jusqu'à vingt ans, l'on écrivait des vers d'amour, où les jeunes peintres fréquentaient plus le musée du Louvre que le Salon d'Automne, où Musset arrachait des larmes à ses adolescents lecteurs, a succédé une jeunesse sceptique, âpre à l'immédiate jouissance, habile à découvrir les moyens du succès. Les barbouilleurs, qui étaient incapables de copier un bon dessin, firent avaler au nom de théories nouvelles d'art des monstruosité dont on ne sait si l'on doit rire ou pleurer. Les refusés du baccalauréat, trouvant la rime et l'observation de la prosodie trop difficiles, créèrent de soi-disant poèmes suivant une formule qui les dispensait de travailler.

Cubisme, futurisme, danse de l'ours ou du kangourou, tout cela part du même principe : très peu de pensée, très peu d'effort, pas du tout de cœur ; bluff facile qui épate les naïfs qui forment la classe la plus importante parmi les gens qui n'aiment qu'à se laisser conduire.

Peut-être le vent d'est, qui est déjà venu ces derniers temps balayer quelques feuilles mortes qui cachaient la belle terre de France secouera-t-il les volets des salons où la bonne gaieté française, le sain romantisme des valse brillantes ou lisme commençaient de s'oublier.

Tout se tient. La pensée de mon vieil ami, le poète ou le philosophe dont je ne sais plus le nom : « La danse est une poésie muette », mérite d'être méditée : on danse encore plus avec son cœur qu'avec ses pieds.

Et ce n'est pas M<sup>lle</sup> Zambelli qui me démentira.

RENÉ PUAUX.

## LE MIROIR DU SUCCÈS

EDMOND ROSTAND

Un jour de l'année 1884, M. Casanova, professeur de rhétorique au lycée de Marseille, et qui remplaçait momentanément un de ses collègues, professeur de Seconde au même lycée, entra dans la classe et, fort animé, dit aux élèves :

— Messieurs, je vais vous lire un devoir d'un de vos camarades qui ira loin.

Et M. Casanova lut aux élèves une composition de leur camarade Edmond Rostand.

Mais ce n'était pas la première fois que pareil honneur arrivait au jeune Rostand. Il était coutumier qu'on lût en classe ses compositions à voix haute tant on y trouvait de talent et de gentillesse. Lui, le jeune Rostand, il écrivait, pour son plaisir, outre les narrations imposées, des nouvelles et des contes, profusément. Son maître, son modèle était Alphonse Daudet. Sa joie fut ineffable le jour où il entendit le bon monsieur Casanova dire de lui : « Il écrira des contes comme M. Daudet. »

Venu à Paris, collégien à Stanislas, Edmond Rostand eut pour professeur de rhétorique M. René Doumic. Celui-ci disait à son élève : « Vous, Rostand, vous ferez du théâtre... »

Aussi M. Edmond Rostand, de l'Académie Française et de qui on a repris *Cyrano* la semaine dernière, garde-t-il une pieuse reconnaissance au professeur Casanova, du lycée de Marseille, et au professeur Doumic, du collège Stanislas, ce dernier son collègue, aujourd'hui, à l'Institut.

C'est M. Edmond Rostand lui-même qui veut bien me faire cette espèce de confession. Il ajoute qu'il y a quelqu'un encore à qui son inaltérable gratitude fut vouée au même titre qu'aux deux premiers bons prophètes. Ce fut M. Auguste Filon, critique littéraire à la *Revue bleue*, à l'époque où parurent les *Musardises*. Le livre était passé presque inaperçu. Seul, M. Filon écrivit :

*Ce volume n'est pas une bouture ni une fleur, mais un fruit délicieux ; ce n'est pas une promesse, mais une véritable explosion de talent poétique... Et M. Augustin Filon ajoutait, après avoir évoqué Musset : M. Rostand nous rendra le théâtre en vers.*

— Quel bien me firent ces trois hommes ! Quel encouragement ils me donnèrent ! me dit M. Edmond Rostand. Et cependant, avant la critique de M. Augustin Filon, mes deux autres augures eussent été bien en peine de prévoir ce que serait un jour ma carrière littéraire. Au temps de M. Casanova, je ne rêvais que d'être conteur. Au temps de M. Doumic, j'ignorais absolument que j'écrirais un jour, non pas même une pièce en vers, mais même un poème. Je n'avais jamais composé de vers de ma vie. A Stanislas, il y avait dans ma classe un camarade qui, lui, faisait des vers... Ah ! avec quels yeux brillants et éblouis je le regardais ! Un poète !... Ce camarade, au demeurant, est aujourd'hui notaire, ajoute M. Rostand en souriant.

Nous sommes dans le salon d'un appartement que M. Rostand a loué à Paris pour la durée des répétitions et des représentations actuelles de *Cyrano*. Le poète a bien voulu consentir à me raconter l'histoire de sa carrière pour les lecteurs du *Miroir*. Nous avons rapidement passé les années d'enfance. M. Rostand est né à Marseille le 1<sup>er</sup> avril 1868. Il fit ses études dans le lycée de cette ville, et ce n'est guère qu'au temps de sa Seconde que commença à se révéler sa vocation. Vocation qui devait le mener à l'illustration que l'on sait.

Au sortir de Stanislas, ses études achevées, il entra à l'École de droit et passa sa licence. En 1890 parut son premier livre, les *Musardises*.

M. Rostand était donc devenu poète ?

M. Rostand était devenu poète... Ah ! mon Dieu, disons le mot, disons la chose : par amour. Il avait rencontré dans le monde M<sup>lle</sup> Rosemonde Gérard. Elle faisait des vers. M. Rostand aimait M<sup>lle</sup> Rosemonde Gérard et se sentit piqué au vif devant cette jeune poétesse... « Moi aussi, je ferai des vers, » se dit-il. Et il essaya.

— Mes premiers vers, me confie M. Rostand, furent des vers d'amour à ma fiancée. Quelques-uns parurent dans les *Musardises*. J'ai gardé les autres, trop intimes ou trop gauches encore.

« Ma fiancée me dit un jour : « Faites une comédie que nous jouerons ensemble dans les salons. »

« J'écrivis les *Deux Pierrots*.

« Ah ! il y a un homme aussi, un de ceux qui fortifièrent mes premiers pas et que je n'aurai point l'ingratitude d'oublier : c'est de Féraudy.

« Mais cette histoire fut



M<sup>me</sup> Rostand et son fils Maurice. (Cl. Gerschell.)

racontée tant de fois... Vous la savez sans doute, vos lecteurs la savent. De Féraudy ayant lu les *Deux Pierrots*, porta la pièce, un petit acte en vers, ah ! sans prétentions, à M. Jules Claretie, lequel s'enthousiasma. Il voulait mettre tout de suite les *Deux Pierrots* en répétition. Mais il fallait passer par le Comité de lecture. Le jour où se réunit le Comité fut justement celui où mourut Théodore de Banville. Quel rapport y eut-il, aux yeux des comédiens, entre la mort de ce poète et l'acte en vers d'un débutant?... Comment expliquer?... Ils refusèrent les *Deux Pierrots*. M. Claretie vint me donner la mauvaise nouvelle. Il était désolé : « Apportez-moi un autre acte », dit-il.

« Et moi de répondre : « Je vous en apporterai trois ! »

« Et ce furent les *Romanesques*, lesquels furent joués le 29 mars 1894. Ils furent très heureusement accueillis. Ils me valurent le prix Toirac, que décerne chaque année l'Académie à la meilleure pièce jouée dans l'année au Théâtre-Français.

« Le 5 avril 1895, Sarah Bernhardt donna, à la Renaissance, la première représentation de la *Princesse lointaine*. Le mercredi saint de 1897, fut jouée la *Samaritaine*. Quelques semaines après, au cours d'une matinée organisée en l'honneur de Sarah Bernhardt, matinée où les poètes vinrent eux-mêmes réciter leurs vers d'admiration ou de gratitude à l'admirable artiste, je récitai un poème...

— Qui ne le sait par cœur ! dis-je, interrompant M. Rostand. L'un de ses vers reste et restera attaché au nom de Sarah Bernhardt, comme une couronne au front d'une reine vivante demeure, au long des temps,

sur toutes ses effigies et sur les statues qu'on fera d'elle...

*Reine de l'Attitude et princesse du Geste...*

— Eh bien, reprend M. Rostand, ce poème, récité par son auteur devant une salle d'élite acheva de me donner la sympathie, l'acquiescement de ceux qui avaient assez sévèrement critiqué jadis la *Princesse lointaine*. On attendait de moi une œuvre nouvelle. Cette œuvre devait être — le 28 décembre 1897, la même année, quelques mois après seulement — que la *Samaritaine* — *Cyrano de Bergerac*.

Je ne demande point à M. Rostand de me dire ce que fut la représentation de *Cyrano*. On sait qu'elle fut une date, pourrait-on dire, unique dans l'histoire du théâtre. Sarcey écrivit : « Un poète nous est né... » Et terminait par cette exclamation : « Quel bonheur ! quel bonheur !... »

Pour demeurer sur le seul terrain des anecdotes, et à propos de la frénésie de cette première représentation, une significative histoire me fut contée par Jean Coquelin, au cours d'une des récentes répétitions, et comme M. Rostand lui avait demandé, en ma présence, de l'aider à compléter ses souvenirs de cette époque pour le *Miroir*...

— M<sup>me</sup> Coquelin avait avec elle, dans sa loge, une amie que sa fille devait venir chercher à la sortie du théâtre. Cette demoiselle arriva vers minuit, un peu avant que la représentation fût achevée, et, entrant dans le théâtre, se dirigea vers la loge où devait se trouver sa mère. Mais elle avait à peine fait quelques pas qu'elle fut saisie d'un trouble extraordinaire et, comme hors d'elle-même, se précipita vers un contrôleur auquel elle cria :

« — Monsieur ! monsieur ! que s'est-il donc passé ici ? »

« — Mais, mademoiselle, répondit ce contrôleur, fort étonné de l'intense émotion de la jeune fille, on a joué *Cyrano de Bergerac*, et c'est un grand triomphe... »

Et quand elle eut pénétré dans la loge, la jeune fille comprit la cause de son agitation nerveuse. L'atmosphère de la salle était indicible. La fièvre, le déchaînement de tous les enthousiasmes, accrus d'acte en acte, avaient créé « quelque chose » dont la jeune fille, avait été comme enveloppée... Le fluide, si l'on veut, de plusieurs centaines de spectateurs transportés avait débordé même de cette salle, ruisselait dans les couloirs, y avait comme assailli la nouvelle venue, brusquement passée du calme boulevard à la fin de la répétition générale de *Cyrano de Bergerac*.

Puis ce fut l'*Aiglon*. Pourquoi l'histoire du petit prisonnier de Schœnbrunn tenta-t-elle Edmond Rostand ?...

— J'appartenais à une famille plutôt bonapartiste, me dit le poète. Je fus toujours républicain, mais mon hérité me poussait à profondément aimer et admirer tout ce qui touche l'Épopée impériale. Enfin, vous le savez, ma femme était la petite-fille du maréchal Gérard.

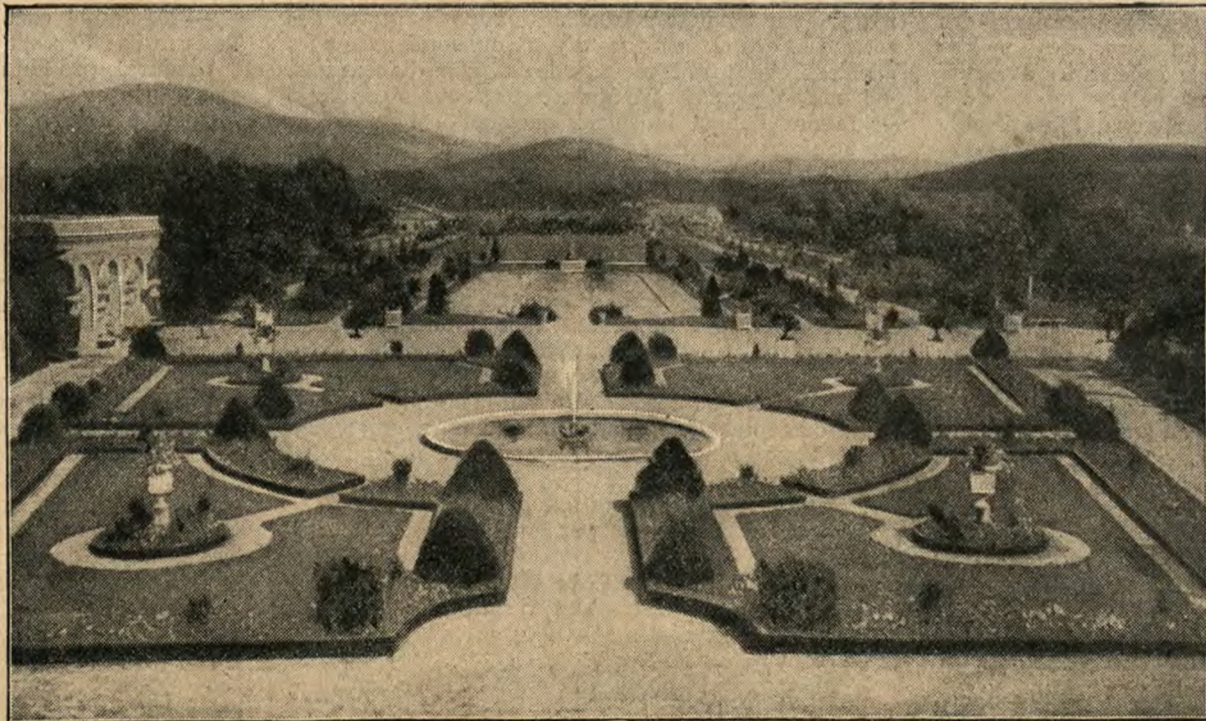
« J'écrivis l'*Aiglon* passionnément. Je le vivais en écrivant. A tel point — mais vous croira-t-on si vous dites ce détail ? — que le jour où j'en fus au passage qui se termine par ce vers :

*Et je sais ce que c'est que le sang que je crache...*

je m'arrêtai d'écrire, fus pris de toux et soudain crachai moi-même quelques gouttes de sang.

\*\*\*

Après l'*Aiglon*, ce fut *Chantecler*... Entre les deux pièces, M. Rostand avait été longuement malade, dans sa propriété d'Arnaga, à Cambo. Sa maladie fut considérée comme l'aveu dissimulé d'une précoce impuissance... Que n'écrivit-on pas ! Que ne croassa-t-on pas. A cette heure, voici que ressuscite *Cyrano*. L'épreuve va être curieuse. La pièce revient dans un moment assez semblable à celui qu'elle provoqua, pourrait-on dire. Les idées guerrières flambent dans notre atmosphère. Le « panache » danse crânement au casque de la France en armes... *Cyrano* va-t-il encore une fois être comme l'expression de l'âme collective ? Sera-t-il le cri, clair jeté, des actuels désirs de bataille ? Mais, de même que, jadis, *Cyrano* vint réagir contre Ibsen, contre Nietzsche, contre Zola, quoi, cette fois, réagira en sens contraire, tentera d'opposer au goût ancestral resurgé des victoires militaires, le subtil resplendissement des triomphes discrets de la raison et de l'intelligence ?...



Les jardins à la française d'Arnaga.

ANDRÉ ARNYVELDE,

# Moussa dit "le Kamélé"

Par Maurice QUERCY



Puis Moussa bondit, me couvrit de son corps, criant : "...tention, liét'nant !"

C'était en colonne au Soudan. Montagnards âprement indépendants, endiablés guerilleros, s'embusquant derrière des rochers dont ils savaient les moindres fentes, les Habés nous avaient tué trop de monde impunément. On voulait en finir. Mon peloton, cantonné à Bandiagara, reçut l'ordre de rejoindre à marches forcées la compagnie Lafite.

Partis dès le petit jour, nous nous arrêtâmes vers onze heures en grand'halte devant un défilé que j'envoyai reconnaître.

Les tirailleurs allumèrent des feux pour « moyen gagner la tambouille », et montèrent ma tente de campagne. Je m'étendis sur une chaise longue.

Mais le soleil s'écrasait sur la toile. Pas d'air. Impossible de dormir. D'ailleurs, pendant la cuisson du kouss-kouss, mes tirailleurs jacassaient, assis à l'ombre malgré des fromagers voisins.

Bientôt ce fut du délire. Des exclamations, des hoquets de joie fusaient. Des questions, des explications s'entrechoquaient, coupées de silences attentifs. Alors, on n'entendait plus qu'une voix.

« Encore Moussa, pensai-je, Moussa, l'intarissable boute-en-train ! »

Engourdi par la fatigue et la chaleur, je n'eus pas le courage de les faire taire. Je songeais qu'ils allaient se battre et cette insouciance ne me déplaisait pas.

J'avais connu Moussa Kamara, du 2<sup>e</sup> régiment sénégalais, au camp de Kati.

Trapu, moustachu, les yeux bridés et malicieux, les lèvres railleuses, la chéchia sur l'oreille, la vareuse retouchée à la taille, la démarche souple, il contraignait au respect les hommes par sa force et par son esprit. Il recevait galamment les ceillades des femmes, qu'il éblouissait à la danse, les soirs de lune, par ses entrechats et ses mines amoureuses.

Les gens du village l'avaient baptisé « le Kamélé ». A Montmartre, on l'eût appelé « le Costaud ».

C'était un type. A quinze ans, laptot sur le Niger, il n'avait pas son pareil, affirmait-on, pour piquer la perche, d'un coup net, dans le fond du fleuve, et s'arc-boutant dessus, pour lancer de l'avant sa pirogue, en rythmant son effort de refrains joyeux. Il fut moussaillon à bord d'un navire de commerce bordelais. Un administrateur de Ouagadougou le prit comme boy et l'emmena en France. Il vécut quelques mois à Nice et à Marseille. Moussa laissait discrètement à entendre qu'il y était considéré par des « madames blanches »

comme un vaillant Kamélé, ni plus ni moins que dans « sale village noir » — Hé?... Il était beau, le gaillard !

De retour à Kati avec une centaine de francs, il fit une noce princière de huit jours. N'ayant plus le sou le neuvième, il s'engagea pour deux ans et « fit tirailleur ».

Intelligent, mais bambocheur, batailleur, forte tête, il voulut soutenir sa réputation de crânerie. Il crut se devoir à lui-même de « rouspéter » à tout propos.

La salle de police et la prison n'altéraient pas sa bonne humeur. Aux heures libres, sa fantaisie allait jusqu'à l'extravagance. Cet homme auquel tous, dans le camp, servaient de pantins, avait le don d'imposer ses farces tyranniques en déchaînant le rire, l'énorme rire des noirs, un rire pantagruélique et inextinguible.

Il savait tous les chants guerriers des griots de Ségou, les origines de tous les totems, les légendes de toutes les races, toutes les fables de la brousse. Il contait, en mimant, d'une manière merveilleuse, avec des gestes, des attitudes, des clignements d'yeux qui soulignaient les allusions, avec tout le prestige de son passé d'aventures.

Moussa donc pérorait. Maintenant, deux répondants — faisant l'office du chœur antique — l'assistaient avec animation, lançant des approbations énergiques :

— Ah ! c'est vrai !

— J'comprends !

— Ti parles !

Ou modulaient fortement des « heuh ! heuh ! » sympathiques et admiratifs. Et les auditeurs de renchérir, de se rouler à terre de contentement. Le sergent Mamady Keita, resté debout, manifestait son plaisir plus dignement en se tapant sur les cuisses et s'exclamait :

« Il est... patant, c't'animal-là ! »

La contagion de la gaieté, l'ennui d'une mauvaise sieste fouetterent ma nonchalance. Je m'approchai curieusement.

Moussa prit un air important et déclara :

— Y a fini blague ! Debout ! Voilà service y a commandé !

— Non, dis-je, raconte. Je viens t'entendre.

— Moi y en a beaucoup soif, ti sais, liét'nant !

Il redevenait loustic.

— Tout à l'heure. Après.

— Alors, ça va bien. Mais ti comprends rien bambara, moi y a parler france !

Alors Moussa se mit à nous conter une de ces interminables histoires africaines...

Assis autour de lui, mes tirailleurs écoutaient bouche bée, et, par moment, des ah ! admiratifs sortaient de leurs rudes poitrines.

J'écoutais, intéressé par le brio du conteur. Mais tout à coup, au moment où Moussa nous parlait de la fille du roi Makan qui allait laver le linge dans le fleuve, je vis ses traits se crispier. Il tendit le bras vers le feuillage en plumeau d'un palmier dont le fût se dressait à cent mètres sur notre gauche.

Puis il bondit, me couvrit de son corps, criant :

« ...tention, liét'nant ! »

J'aperçus un canon de fusil, là-haut, braqué sur moi. Une flamme en jaillit dans un bruit sec... et le Kamélé tomba, la poitrine trouée.

Un Habé, sans doute, sentinelle perdue, surprise par notre arrivée, qui se sacrifiait dans l'espoir d'abattre un chef blanc !

— Mamady ! commandai-je au sergent indigène.

Trois fusils ! Feu sur l'homme... tu vois?... Feu !

Je n'avais pas fini que les lebel ronflaient. Un corps noir dégringolait de l'arbre comme un fruit trop mûr.

Quant à Moussa, il agonisait. Courbé sur lui, bouleversé, je perçus un murmure :

« ... Toi pas connaître fin histoire.

— Hein ! sursautai-je...

Il se tournait de mon côté, souriant. Je me repris :

— Attends ! Moussa, du calme !... Là... Voilà ton ceinturon débouclé... ta vareuse ouverte... Tu respirez?... Oh ! je te sortirai de là !

Etreint d'angoisse, de pitié, j'étais sa blessure, avec la douloureuse certitude que c'était inutile et le désespoir de maintenir la vie dans ce corps généreux.

J'en suis sûr, il comprit ma pensée. Son regard, adouci, se fixa, me pénétrant au point que nos âmes — avait-il donc une âme ? — se frôlèrent.

Et ce ne fut pas un pauvre bougre de tirailleur sénégalais, un primitif, un demi-sauvage, non, ce fut un être délicatement affiné qui me prit la main, la pressa lentement, et, dans un dernier souffle, affirma :

— Pff !... C'est Dié qui faire !

Ainsi finit Moussa, dit le Kamélé, qu'à Montmartre on eût appelé le Costaud !

Les tirailleurs se taisaient. Leurs yeux, à travers la brousse infinie, semblaient chercher les toits de chaume des cases du pays natal. On entendait à nouveau le craquement monotone des herbes sèches tordues par le soleil redoutable.

MAURICE QUERCY.



## UNE GRANDE VICTOIRE GRECQUE

C'est aux avant-postes, entre veldi bey, dépêché en parlementaire par Essad pacha, général en chef de l'armée turque et le général Sutzos, commandant les troupes grecques de première ligne, que se réglèrent les conditions de la capitulation de Janina. Là encore, comme dans les plaines de la Thessalie, le canon français décida de la victoire. Il méritait bien cette couronne de myrte, symbole de la gloire chez les anciens Grecs, qu'après la bataille, des artilleurs ont tressée pour lui.



## PREMIER CONSEIL DE CABINET A WASHINGTON

De gauche à droite : MM. Woodrow Wilson, président ; — William G. Mc Adoo, secrétaire des Finances ; — Jas Mc Reynolds, secrétaire de la Justice ; — Josephus Daniels, secrétaire de la Marine ; — David F. Houston, secrétaire de l'Agriculture ; — William B. Wilson, secrétaire du Travail ; — William C. Redfield, secrétaire du Commerce ; — Franklin K. Lane, secrétaire de l'Intérieur ; — Albert U. Burleson, directeur général des Postes ; — Lindlay M. Garrison, secrétaire de la Guerre ; — William Jennings Bryan, secrétaire d'Etat.



## UN NOUVEL AMBASSADEUR

Selon la coutume, le nouveau Président des États-Unis renouvelle, à son entrée en fonctions, le personnel gouvernemental ; M. Woodrow Wilson a donc chargé M. Mc Combs, président du Comité Démocrate, de représenter, à Paris, la grande République.

# Les Surprises de l'Amour

Par Fernand de CROIDELYS

*Le hall très élégant d'un grand hôtel de la Riviera. Deux jeunes et jolies femmes prennent le thé, tout en devisant gaiement. A travers les larges baies du hall, on aperçoit la promenade des Anglais et la mer intensément bleue. Suzanne Avril, divorcée depuis plusieurs mois, a fait la rencontre de Berthe Lancy, une jeune veuve venue, elle aussi, passer la saison à Nice.*

BERTHE. — Je suis sûre que vous allez me blâmer.

SUZANNE. — Vous blâmer?... Mais à quel sujet, ma chère amie?... Je vous ai dit que votre tailleur bleu vous allait à ravir...

BERTHE. — Il ne s'agit pas de mon tailleur bleu, mais de quelque chose beaucoup plus grave.

SUZANNE. — Vraiment?

BERTHE. — Je vais me marier.

SUZANNE. — Vous marier?

BERTHE, avec une petite moue confuse. — Et vous me désapprouvez, n'est-ce pas?

SUZANNE. — Cela dépend... Moi, j'ai été très malheureuse avec mon mari... Mais vous avez peut-être rencontré l'homme qui vous donnera le bonheur, cette vie paisible et douce auprès de l'être aimé, à laquelle nous aspirons toutes et qui nous fuit sans cesse.

BERTHE, avec feu. — Je crois que c'est le bonheur, le vrai bonheur!

SUZANNE, avec mélancolie. — Vous êtes bien heureuse... Ce sont des joies que je n'envisage plus...

BERTHE. — Et vous avez grand tort.

SUZANNE. — A vingt-six ans!

BERTHE. — Désespérer de la vie!

SUZANNE. — Non, je ne désespère pas de la vie, mais je n'ai jamais eu de chance, voilà!... D'abord, c'est bien de ma faute... pourquoi avais-je épousé un artiste?

BERTHE, avec émotion. — Un artiste?

SUZANNE, étonnée, regardant Berthe. — Eh mon Dieu oui, un artiste...

BERTHE. — C'est que...

SUZANNE. — Lui aussi est un artiste?

BERTHE. — Un peintre.

SUZANNE. — Comme était mon mari.

( Un silence. )

BERTHE, après avoir réfléchi un instant. — Je l'aimerais tant qu'il faudra bien qu'il me reste fidèle!

SUZANNE, vaguement sceptique. — Evidemment...

BERTHE. — D'ailleurs, je vous le présenterai... Voyez comme j'ai confiance en vous... C'est qu'il est très bien... très beau... très distingué... Je ne veux pas vous en faire trop l'éloge, vous en deviendriez amoureuse.

SUZANNE. — Oh! moi, ma chère... j'ai raté ma vie... j'ai divorcé... j'ai peut-être eu tort... il est vrai qu'on me trompait... mais, j'aurais dû pardonner...

BERTHE. — Aussi, ma chère amie, suis-je bien déterminée à pardonner très largement... je ne le dirai pas à mon mari, il en abuserait... mais je saurai me montrer très bonne, très généreuse...

SUZANNE, avec tristesse. — Cela vaut mieux.

BERTHE. — Mais vous voilà tout émue... toute triste.

SUZANNE. — Du tout... (Regardant sa montre.) Cinq heures! Vous n'y pensez pas... M<sup>me</sup> de Luxeuil vous attend chez Rumpelmayer.

Dans un joli froufrou, les deux femmes se lèvent.

\*\*\*

*Quelques heures après, le soir, au Casino. Dans le hall, Berthe et Suzanne sont mollement assises dans de confortables fauteuils. Foule très élégante... Valse lente jouée par l'orchestre... La voix lointaine des croupiers: « Messieurs, faites vos jeux... » Fleurs et palmiers... Papotages autour des tables...*

*Berthe examine avec inquiétude les groupes qui défilent lentement devant elle.*

BERTHE, à Suzanne. — J'aurais bien voulu cependant vous le présenter... je tiendrais beaucoup à connaître votre opinion...

SUZANNE, négligemment. — Oh! ma chère amie... en fait de mariage...

BERTHE. — Si, si... vous êtes une femme au jugement très sûr... Vous n'avez pas du tout l'air d'une divorcée...

SUZANNE, en riant. — Vraiment?

BERTHE pousse un petit cri. — Ah! ma chère amie, le voici!... J'étais sûre qu'il viendrait.

*Pierre Lallier s'avance vers Berthe, très élégant dans son smoking. La jeune femme lui tend gentiment sa main. Au même moment les regards de Suzanne et de Pierre se croisent. Berthe les présente cérémonieusement l'un à l'autre. Conversation banale. L'orchestre joue du*

*Wagner. Le brouhaha augmente dans le vaste hall. Il est onze heures, les plafonniers électriques projettent une lumière éclatante. Les toilettes de soirée prennent des tons chatoyants. Les femmes semblent toutes jolies. A la boule, on joue plus gros jeu. On devise, on rit. C'est la vie fantasmagorique du Nice élégant.*

*Berthe et Pierre se parlent presque bas. Suzanne les observe, elle s'amuse surtout de la gêne bien évidente du jeune homme. Mais voici qu'à une salle voisine on appelle Berthe Lancy: ce sont des amis de Paris, de passage à Nice, qui l'accaparent bien malgré elle. Suzanne et Pierre sont restés seuls pour quelques instants. Pierre voudrait bien échanger quelques paroles avec la jeune femme, mais il n'ose pas.*

SUZANNE, avec un peu d'ironie. — Puis-je vous féliciter?

PIERRE. — Je ne pensais certes pas vous rencontrer ici...

SUZANNE. — Autrement vous ne seriez pas venu?

PIERRE. — Peut-être.

SUZANNE. — Mais, pourquoi?... Nous sommes absolument libres vis-à-vis l'un de l'autre... Le divorce nous a redonné notre pleine indépendance... Je vois en tout cas avec plaisir qu'un premier et malheureux essai ne vous a pas guéri du mariage... tant mieux... mais ce n'est pas moi, mon cher, qui...

PIERRE, sèchement. — Evidemment vous n'avez aucun regret.

SUZANNE. — Et vous, pas davantage.

PIERRE. — M<sup>me</sup> Lancy est charmante.

SUZANNE. — Certes.

PIERRE. — Elle est d'une douceur exquise.

SUZANNE. — Vous avez bien raison... elle me vaut cent fois.

PIERRE. — N'exagérez pas.

SUZANNE. — Depuis huit jours que je la connais, je ne lui ai pas découvert l'ombre du plus petit défaut.

PIERRE. — Vous la connaissez depuis si peu de temps?

SUZANNE. — Qu'est-ce que cela peut vous faire?... Vous ne vous attendez pas, je suppose, à ce que ce soit moi qui fasse votre mariage?... Ce serait trop drôle.

PIERRE. — Il n'y a rien de drôle dans tout ceci... Je me sens bien seul dans mon atelier... Je m'étais accoutumé à la vie à deux... vous m'avez manqué brusquement.

SUZANNE. — A qui la faute?

PIERRE. — A moi, certes... enfin, je me suis senti seul... très seul... J'ai été présenté dernièrement, à Paris, à M<sup>me</sup> Lancy, chez des amis communs... je songe à l'épouser.

SUZANNE. — Je vous approuve.

PIERRE. — Seulement, puisque vous êtes son amie...

SUZANNE. — Soyez tranquille, je me brouillerai avec elle... Ça ne me coûtera pas beaucoup du reste...

PIERRE. — Je ne voudrais pas cependant être la cause...

SUZANNE. — Mais non... ne vous excusez pas...

( Un silence. )

PIERRE. — Il y a longtemps que vous êtes à Nice?

SUZANNE. — Je suis venue pour la saison.

PIERRE. — Vous n'aimiez pas Nice dans le temps.

SUZANNE. — J'ai changé.

PIERRE. — Ah!

SUZANNE. — Mais que vous importe?

PIERRE. — Evidemment, je n'ai aucun droit de m'occuper de ce que vous faites.

SUZANNE. — Oh! ce que je fais... (Avec impatience:) Je ne vais pas me remarier en tout cas!

PIERRE. — C'est un reproche?

SUZANNE, pincée. — Pas du tout.

PIERRE. — Mais qu'en pense votre amie? Elle doit bien savoir que vous avez été ma femme?

SUZANNE, gravement et comme à elle-même. — Oui, j'ai été votre femme... mais Mme Lancy l'ignore. Je vous répète qu'elle est pour moi une connaissance d'hôtel... rien de plus... Vous n'avez donc rien à craindre.

PIERRE. — Je ne crains absolument rien... Je dis simplement que la vie a des retours étranges... voilà tout.

SUZANNE. — Que voulez-vous dire?

PIERRE. — Rien... ou plutôt... oui, j'aurais peut-être beaucoup de choses à dire, mais à quoi bon...

SUZANNE, ironique. — Est-ce votre grand amour pour Mme Lancy qui vous donne cette mélancolie?

PIERRE. — Oh! amour... vous allez vite dans vos conclusions.

SUZANNE. — Elle vous plaît?

PIERRE. — Oui... mais cependant depuis quelques instants...

SUZANNE. — Ah!

PIERRE. — Depuis que je vous ai revue.

SUZANNE. — Allons donc!

PIERRE. — Vous n'avez jamais cru que j'étais sincère... Le jour où j'ai imploré votre pardon... si vous aviez voulu...

SUZANNE, sèchement. — Je n'ai pas voulu et j'ai bien fait.

PIERRE, avec amertume. — Bien fait...

SUZANNE. — Vous en doutez?

PIERRE. — Peut-être

( Un silence. )

SUZANNE, avec émotion. — Pourquoi me dites-vous cela?

PIERRE. — Parce que je le pense.

SUZANNE. — Si je pouvais vous croire...

PIERRE. — Oui, je ne mérite plus votre confiance... cependant, il y a un an, si vous aviez voulu être moins sévère... Evidemment, je n'aurais pas dû... je me suis laissé entraîner... oh! j'ai bien regretté, je vous assure... pas tout de suite cependant... ce n'est que plus tard que j'ai senti tout ce que je perdais... quand tout a été irrémédiable entre nous.

SUZANNE, en riant. — Voilà que vous me faites la cour maintenant!

PIERRE. — Je suis très sincère, je vous assure.

SUZANNE. — Comme vous l'êtes, sans doute, avec M<sup>me</sup> Lancy.

PIERRE. — Comprenez-moi... Quand je vous ai revue, j'ai été troublé comme par un parfum du passé... je me suis rappelé quelques beaux jours d'autrefois... je n'aurais pas dû, je le sais bien, et j'ai l'air ridicule en ce moment... Mon émotion vous amuse... vous ne me comprenez pas.

SUZANNE, gravement. — Je comprends beaucoup de choses... Il aurait mieux valu que vous ne m'eussiez pas revue, puisque tout est fini entre nous... puisque rien ne saurait revivre.

PIERRE, en se rapprochant d'elle. — Croyez-vous?

SUZANNE. — Quelle pensée avez-vous, mon ami?

PIERRE, avec émotion. — Et si vous m'autorisiez à vous revoir?... comme si nous venions de nous rencontrer pour la première fois... voulez-vous, Suzanne... voulez-vous?...

SUZANNE. — Mais M<sup>me</sup> Lancy...

PIERRE. — Vous venez de singulièrement l'enlaidir...

SUZANNE, en riant. — Comme vous êtes fidèle dans vos amours!

PIERRE. — Oui, je suis fidèle, et beaucoup plus que vous ne le croyez... puisque je n'ai pas cessé de vous aimer...

SUZANNE, avec angoisse. — Taisez-vous, Pierre, taisez-vous!

PIERRE, amèrement. — Mais vous vous souciez fort peu de moi!

SUZANNE. — Ne dites pas cela.

PIERRE. — Est-ce bien vrai?

SUZANNE. — En doutez-vous?

PIERRE, avec émotion. — Vous voudriez...

SUZANNE. — Ah! je ne sais plus ce que je dis... c'est vous qui me troublez... pourquoi me faites-vous entrevoir des bonheurs impossibles...

PIERRE. — Tout dépend de vous... voulez-vous demain matin que nous nous revoyions?...

SUZANNE. — Non, Pierre... non.

PIERRE. — Oh! très discrètement... à Cimiez... aux arènes.

SUZANNE. — Non, ce n'est pas possible...

PIERRE. — Je vous attendrai vers dix heures... voulez-vous?...

SUZANNE, très faiblement. — Oui.

Elle abandonne sa main à Pierre. Au même moment, Berthe revient.

BERTHE. — Excusez-moi de vous avoir laissés seuls... Ce sont des amis de Paris... Cela vous a permis de faire connaissance, n'est-ce pas?

SUZANNE. — Mais certainement, ma chère amie, (Bas à Pierre): Elle est charmante.

PIERRE. — Absolument charmante.

*Le lendemain matin, à Atlantic-Palace, Berthe Lancy est dans sa chambre, elle achève sa toilette avec une coquetterie minutieuse, car elle doit, l'après-midi, se rendre aux courses avec Pierre. On frappe. Une sobrette apporte une lettre. C'est de Pierre. Fiévreusement elle décachette l'enveloppe:*

« Chère amie,

« Mille regrets. Ne comptez pas sur moi pour vous accompagner aujourd'hui aux courses. Je pars à Paris... avec ma femme.

« Votre PIERRE. »

Puis au bas de la lettre en petite écriture fine:

« Moi aussi, je pars à Paris... avec mon mari.

« Votre SUZANNE. »

FERNAND DE CROIDELYS.



# :: :: La Fin de Saint-Lazare :: ::

Qui l'eût pensé ! La « vieille prison couleur de boue », ainsi que la désignait si pittoresquement Alfred de Vigny, va disparaître.

Pas de grâce pour les vieilles pierres. Pas de grâce pour le passé ni pour les souvenirs qu'il évoque. Paris étouffe et les démolisseurs sont prêts.

— Je voudrais qu'ils fussent déjà au travail, me disait en souriant M. Girou qui représente à l'Hôtel de Ville le quartier où se dresse la maison sinistre qui fut celle du grand saint Vincent de Paul.

« Mais c'est surtout une œuvre de salubrité qu'il faut accomplir car le maintien de cette geôle d'un autre âge au cœur de Paris est un véritable défi à la moralité publique.

« Il est certains sujets sur lesquels il convient de ne pas insister. Celui-ci est du nombre; mais laissez-moi cependant plaindre les malheureuses qui, pour la première fois, par mesure administrative, sont internées à Saint-Lazare. Pas de rédemption possible pour elles; c'est la déchéance sans rémission, elles sortent à tout jamais perdues. C'est l'enlèvement complet. »

Et le médecin de Saint-Lazare, le savant docteur Bizard, qui, depuis de longues années prodigue inlassablement son admirable apostolat, ne dissimule pas non plus qu'il faut au plus vite porter le fer rouge au plus profond de la plaie.

Moralistes et hygiénistes ont bien souvent tenté de réagir. Tous leurs efforts, ou presque, ont été vains. Et cependant ils ne se découragent pas. Chaque jour quelques dames patronnesses des œuvres qui se sont vouées au relèvement des prisonnières viennent assister à l'arrivée des épaves humaines rejetées par le tribunal administratif de la Conciergerie ou les chambres correctionnelles.

Souvent elles se heurtent à une mauvaise volonté que rien ne peut faire céder; souvent aussi elles rencontrent des âmes sournoises et hypocrites qui jouent la comédie du repentir afin d'obtenir quelques adoucissements au régime de la prison; mais quelquefois, elles trouvent — avec quelle joie ! — des malheureuses dont la sincérité est réelle et qui sont disposées à se racheter pour toujours. Et c'est alors qu'il faut sans tarder les soustraire à la promiscuité de la prison sans quoi nulle puissance humaine ne pourrait bientôt plus aider à leur rédemption.

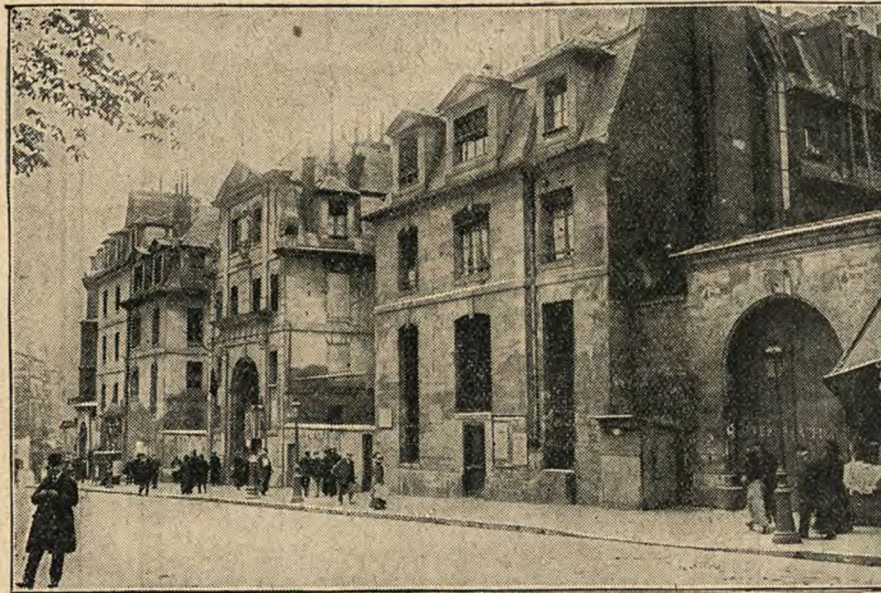
Mais comment éviter le contact? Hélas ! les progrès du mal sont parfois rapides... trop rapides pour qu'une intervention efficace puisse se produire.

Saint-Lazare abrite en moyenne un millier de détenues qui sont cachées derrière l'imposante façade dans deux immenses bâtiments parallèles surélevés de trois étages, aux murs épais, à l'aspect sévère et dur. Une voûte sombre donne accès à la salle de garde que défend une lourde porte bardée de fer :

Toc !... Toc !... Le marteau d'acier résonne, les verrous grincent; une clé tourne dans la serrure énorme, placée à hauteur d'homme et dont l'œil semble regarder avec méfiance.

L'huis s'entr'ouvre... Dans l'encadrement se profile la silhouette massive d'un surveillant qui dévisage sans aménité le visiteur, puis s'efface comme à regret devant lui... Un couloir à traverser et voici la cour d'honneur (?)

A droite et à gauche les « guichets » de la double prison : d'un côté, le quartier judiciaire où sont gardées les femmes en prévention ou condamnées; de l'autre, le quartier administratif des retenues par ordre de la préfecture de police. Voici encore le greffe où s'accomplissent les formalités d'écrou; le parloir où les détenues reçoivent, jadis et dimanches, les visites de leurs parents. Au premier étage la « pistole » dont les cellules, toutes semblables à celle dont nous reprodui-



La Prison de Saint-Lazare

sons la photographie, sont réservées aux prévenues assez riches pour dépenser 20 centimes en été et 25 centimes en hiver : ce supplément de 5 centimes étant consacré au chauffage.

Toutes les héroïnes des procès célèbres, de toutes les causes sensationnelles qui ont alimenté la chronique judiciaire ont passé à la « pistole » : Gabrielle Bompard, M<sup>me</sup> Clovis Hugues, la Merelli, Thérèse Humbert, M<sup>me</sup> Steinhel, M<sup>me</sup> Bloch et plus récemment encore les compagnes des anarchistes complices de Bonnot et de Garnier.

A l'heure actuelle, d'après les chiffres enregistrés au greffe, Saint-Lazare compte 840 pensionnaires réparties dans les deux catégories.

Sur ces 840 femmes plus des deux tiers sont des récidivistes et comptent à leur actif — si l'on peut dire — cinq, quinze ou vingt condamnations dont elles se targuent comme d'un titre de gloire.

La « clientèle » du quartier judiciaire se recrute principalement parmi les femmes qui dérobent des marchandises, aux heures d'affluence, dans les grands magasins. Chaque année au début de la saison printanière le nombre des voleuses prises en flagrant délit alors qu'elles détournent des fanfreluches, des chiffons ou quelques-uns de ces mille riens dont se pare la grâce féminine, augmente dans des proportions considérables. En ce moment, par exemple, les prisonnières de cette catégorie sont en grande majorité.

A part quelques rares exceptions, toute cette population interlope vit, mange, travaille et dort en commun dans une promiscuité contre laquelle on ne cessera jamais trop de protester. L'exiguïté des locaux ne permet pas à l'administration d'isoler les détenues et cette raison seule, à défaut d'autres considérations, suffirait pour justifier la désaffectation de la vieille maison du faubourg Saint-Denis.

La vie à Saint-Lazare est sévèrement réglementée; mais le rôle des gardiens s'arrête aux portes des cellules, là où commence la mission des religieuses chargées de la surveillance des prisonnières. Mission difficile et délicate entre toutes et dont s'acquittent noblement avec une grande douceur qui n'exclut pas la fermeté les sœurs de Marie-Joseph.

Sans bruit, sans cris inutiles, sans menaces vaines, elles savent faire respecter la discipline par les plus turbulentes des pensionnaires. Bien rarement il leur est donné de sévir et lorsque la punition indispensable est par hasard infligée, le pardon ne tarde pas à intervenir si la délinquante manifeste quelque repentir au passage de sœur Perpétue, assistante de la sœur supérieure.

Car sœur Perpétue est sévère et ne tolère aucune infraction au règlement. Vive, agile, remuante, se dépensant sans arrêt, elle va, elle vient sans jamais se lasser. Dès l'aube elle est debout. On la voit toujours et partout à la fois, et le couvre-feu a sonné depuis longtemps déjà qu'elle parcourt encore la prison, inspectant les dortoirs, pénétrant dans les cellules et visitant la « ménagerie » pour s'assurer que l'ordre règne. Sur son passage le calme se fait, les querelles entre prisonnières s'apaisent... et le grand silence dont s'enveloppe la prison n'est plus troublé que par les tintements de la cloche d'argent de la chapelle qui, lentement, égrène les heures.

A 5 heures c'est le réveil. La journée commence et voici l'impression qu'en a donné une détenue en des vers exactement adaptés à l'air du menuet d'Exaudet, vers qui ont été recueillis et qui m'ont été communiqués pour les lecteurs du *Miroir* par M<sup>lle</sup> Chapon, la fille érudite et charmante de l'économiste de la prison :

## :: LA VIE A SAINT-LAZARE ::

### LE MATIN

#### 1<sup>er</sup> COUPLET

En prison,  
Sans raison,  
On s'éveille.  
On trouve, en sortant du lit,  
Sous son bonnet de nuit,  
Tout l'ennui de la veille.  
Tout besoin  
Est un soin  
Qui vous pèse.  
On descend pour avoir de l'eau,  
On remplit son fourneau  
De braise.

#### 2<sup>e</sup> COUPLET

On fait son lit et l'on frotte,  
Et ses souliers on décroûte.  
Puis les plats  
Qui sont gras  
On récuré.  
Contre la malpropreté,  
Chacun de son côté  
Murmure.

#### 3<sup>e</sup> COUPLET

Pour le pain  
Et le vin,  
On vous sonne.  
Chacun, à son numéro,  
Va chercher le fricot  
Qu'un gargonnet vous donne :  
Soupe à l'eau,  
Mauvais veau,  
Bœuf ou vache.  
Chaque plat s'en va nageant,  
Et la sauce, en tombant,  
Vous tache.

### LE SOIR

#### 4<sup>e</sup> COUPLET

Pour le soir,  
Il faut voir  
La tristesse  
Et l'ennui tourmenter,  
En croyant éviter  
Le chagrin qui les presse.  
On attend,  
On apprend  
Une histoire  
Dont le conteur ne sait rien,  
Pourtant chacun veut bien  
La croire.

Lorsque l'on sonne à la porte,  
Aussitôt chacun s'y porte.  
Le désir  
De sortir  
Étincelle.  
Chacun, d'aise transporté,  
Croit que la liberté  
L'appelle.

#### 5<sup>e</sup> COUPLET

Au coucher,  
Sans souper,  
On arrive,  
A moins qu'on ait sur sa fatm  
Fait, au dîner, larcin  
D'un plat dont on se prive.  
Puis au lit,  
Tout finit.  
Sans lumière,  
Chacun s'y rend de son mieux  
Et de fermer les yeux  
Espère.

C'est aussi et surtout les murs de la prison que les détenues prennent pour confidentes de leurs impressions. Elles les traduisent par des dessins naïfs, des phrases pittoresques... trop pittoresques même pour être reproduites ici.

Notons seulement ces tendres et mélancoliques quatrains respectivement inscrits et signés par deux poétesses captives, M<sup>mes</sup> Mélie et Lola, et qui ne dépareraient pas les albums les plus collet monté :

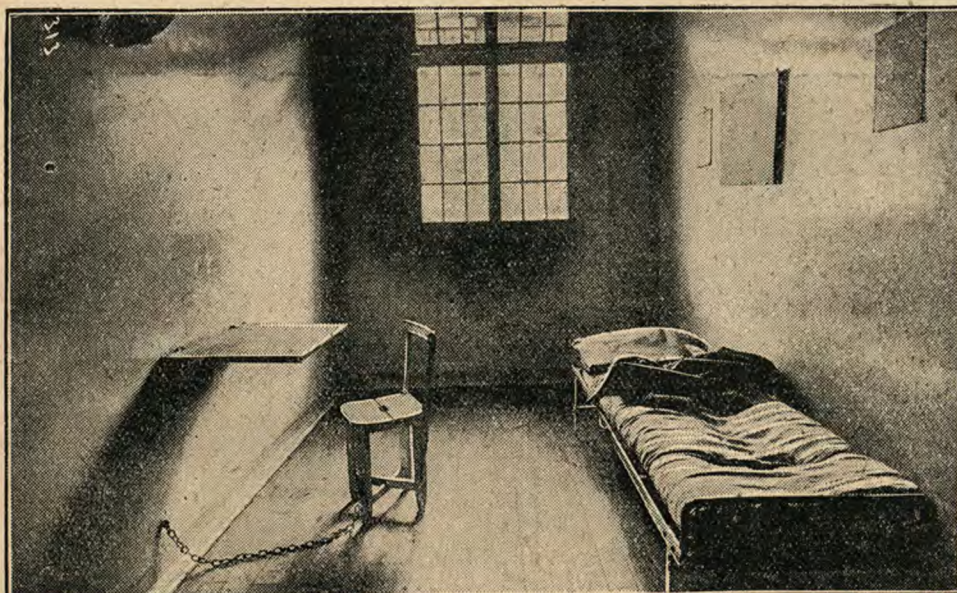
Le soir, quand je souffle ma lumière,  
Le cœur rempli d'un doux émoi,  
Avant de fermer la paupière,  
Je pense à toi.

Et :

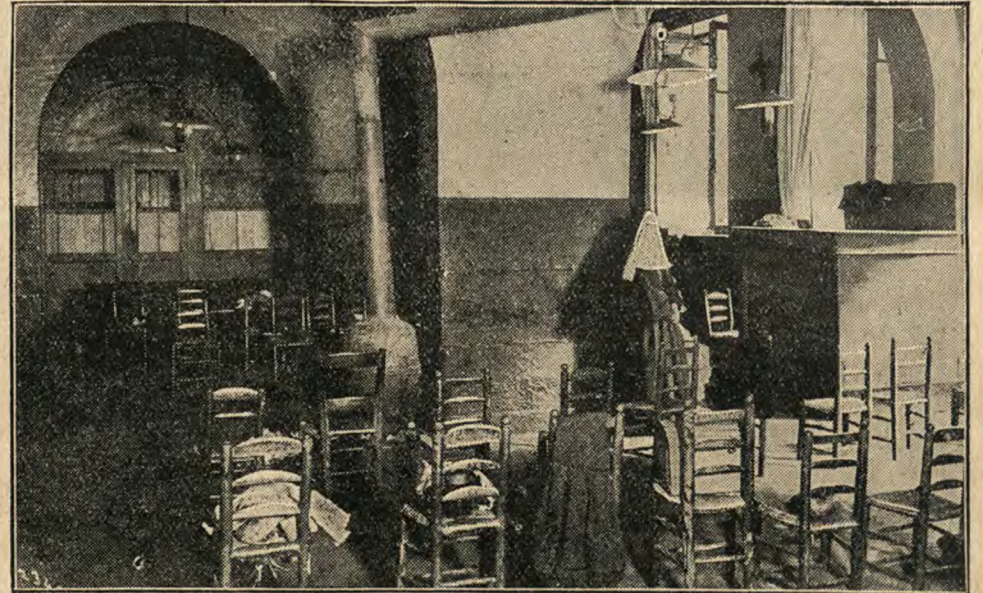
A travers les barreaux de ma cellule sombre,  
Je te salue soleil, astre béni des cieux.  
Tu chasses la tristesse de ce séjour de l'ombre  
Et tu rends à mon âme un peu d'espoir en Dieu.

Tous ces souvenirs trouveront place à Carnavalet, lorsque Saint-Lazare aura vécu. Cela ne saurait tarder maintenant.

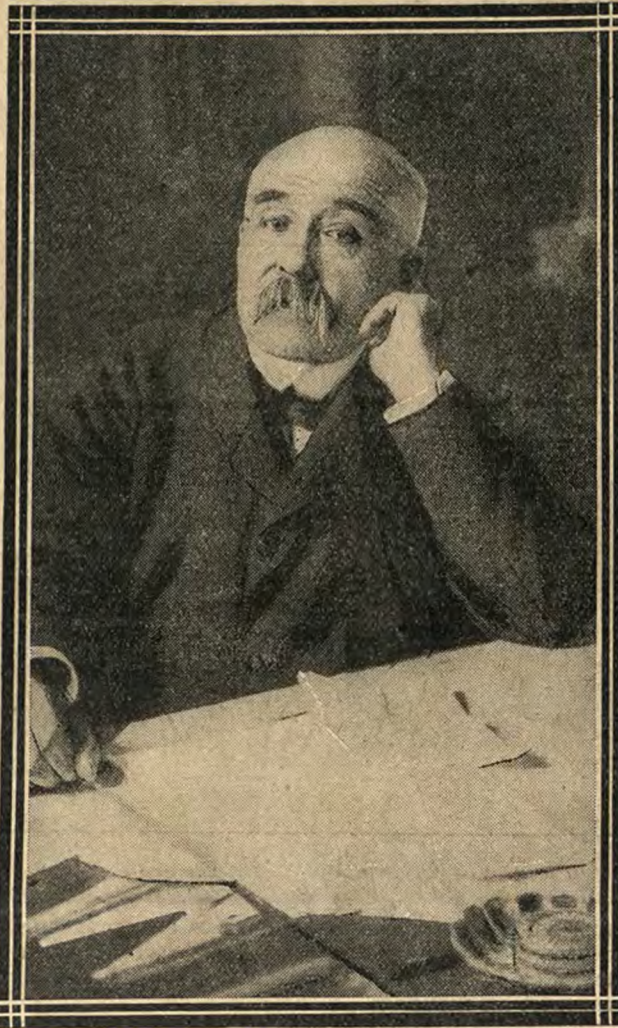
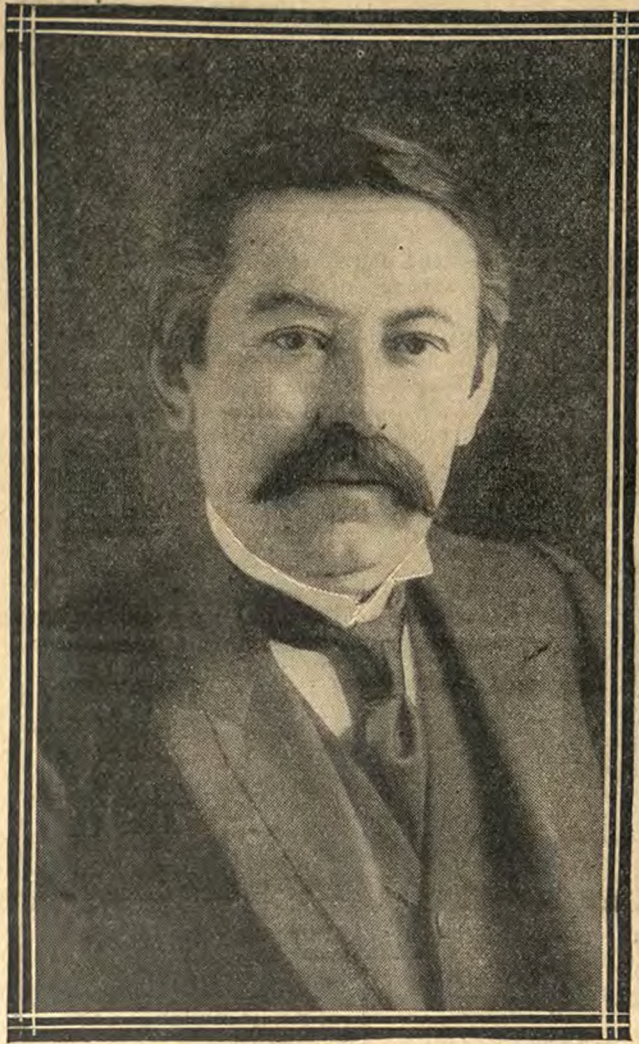
FÉLIX MÉTÉNIER.



La Cellule d'une détenue



Un Ouvroir et la religieuse surveillante



#### AUTOUR D'UN GRAND DÉBAT

Mardi dernier, devant le Sénat, M. Briand, président du Conseil, a défendu, avec une remarquable éloquence, le projet de loi sur la réforme électorale, actuellement soumis à la Haute Assemblée. M. Clemenceau lui a répondu au nom des majoritaires. Le gouvernement posa la question de confiance, mais ne put obtenir que 128 voix contre 161; le soir même M. Briand remettait à M. Poincaré la démission du ministère.

(Photos Manuel.)

#### LE GÉNÉRAL ANDRÉ

L'ancien ministre de la Guerre des cabinets Waldeck-Rousseau et Combes vient de mourir à Dijon après une longue maladie; il était âgé de soixante-quinze ans.

(Photo Boissonnas et Taponnier.)



La charge finale des cuirassiers, à la Revue de Printemps passée à Vincennes par le Président de la République.



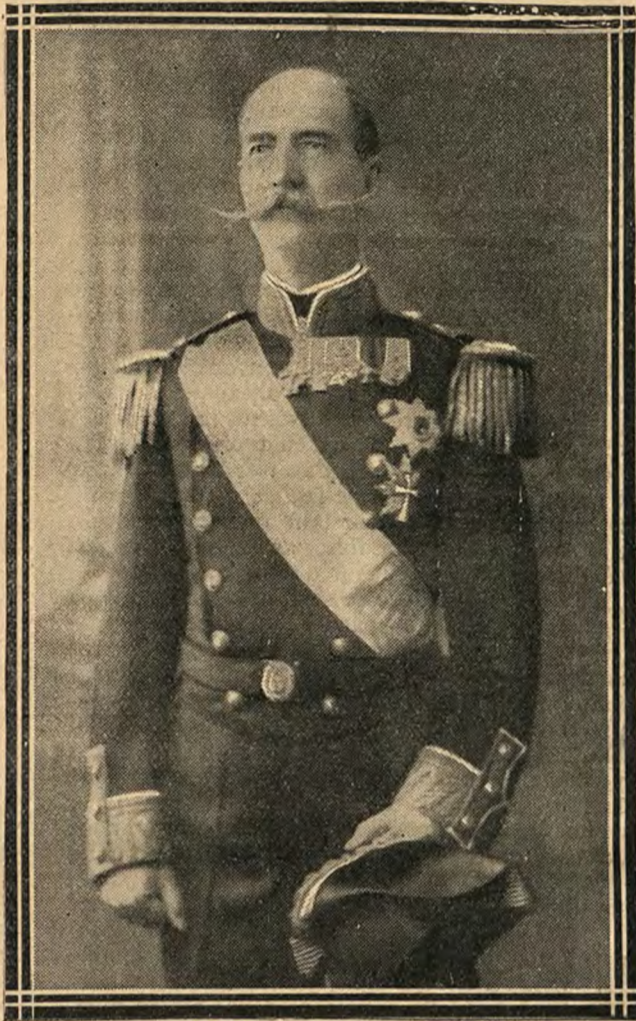
#### DE RUDES PETITS GARS

Au congrès international de l'éducation physique, les Pupilles de la Marine viennent de faire la démonstration du système de culture corporelle du lieutenant de vaisseau Hébert. Ces enfants ont fait l'admiration du public par leur adresse, leur force musculaire et leur merveilleux développement. Le jeune tambour-major des pupilles, admirable de sérieux, a obtenu un vrai succès.



#### LE TAMBOUR-MAJOR

LA GRÈCE EN DEUIL



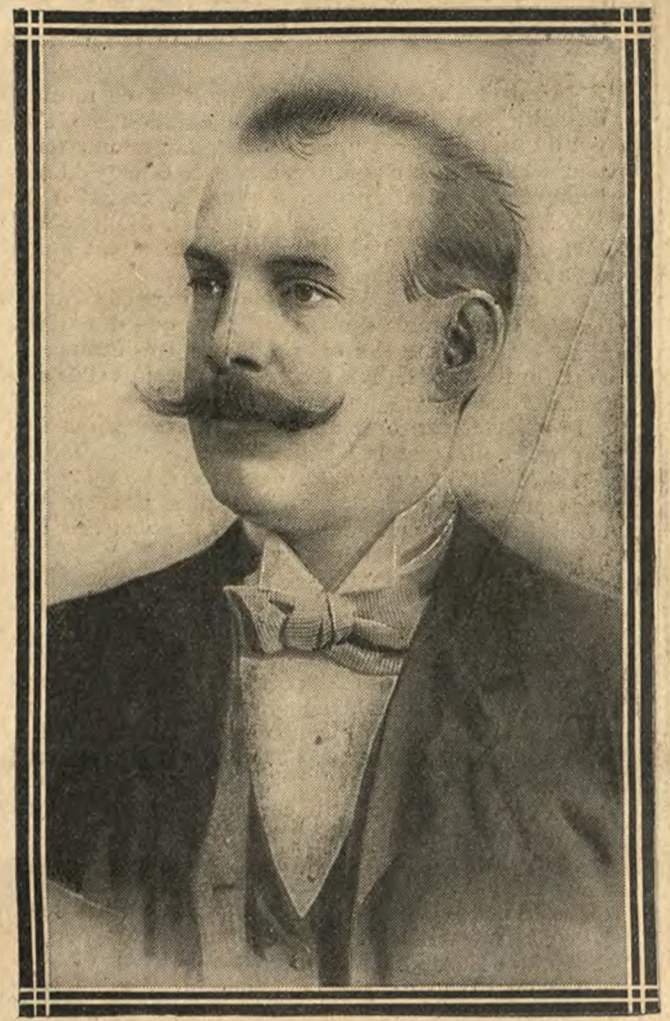
GEORGES I<sup>er</sup>

Il fut appelé au trône à dix-huit ans, son règne aura duré cinquante années.



A JANINA

Le diadoque entre dans la ville, après la capitulation de l'armée turque qui la défendait.



LE ROI CONSTANTIN

Agé de quarante-cinq ans, le roi, marié à la princesse Sophie de Prusse, est père de cinq enfants.



LA PRINCESSE HÉLÈNE DE RUSSIE  
belle-sœur du nouveau roi.



LA PRINCESSE HÉLÈNE  
Fille aînée du Diadoque Constantin.



LE PRINCE ALEXANDRE ET LA PRINCESSE IRÈNE  
ses plus jeunes enfants.

Par une tragique destinée, Georges I<sup>er</sup>, le Victorieux, est assassiné à Salonique, à l'heure même où ses armées ont définitivement conquis la Macédoine et l'Épire, ces deux provinces qui faisaient autrefois partie de la Grande Grèce et que les patriotes hellènes n'ont jamais cessé de revendiquer. Le nouveau roi, le diadoque Constantin, vainqueur de Sarantaporos, de Yénidzé et de Janina, qui a fait preuve de si brillantes qualités comme chef d'armée, monte sur le trône avec la noble tâche d'achever l'œuvre de la renaissance hellène commencée par son père. Beau-frère de Guillaume II, cousin germain de Nicolas II et de George V, le nouveau roi ne trouvera en Europe que sympathies et qu'amitiés.

# :: :: Science ou Supercherie? :: ::

Jamais il n'a été davantage question de médiums, de spiritisme, d'apparitions médianimiques. Qu'y a-t-il de vrai dans ces phénomènes? Est-ce une science nouvelle qui, peu à peu, se précise, se dégage du nébuleux et du fantasmagorique pour se rattacher à la Psychique et à la Physiologie, ou s'agit-il, plus simplement, de jongleries très habiles qui ressortent uniquement de l'art du prestidigitateur?

Je me suis livré à une enquête impartiale, minutieuse, tant auprès des scientifiques que des spirites, pour tenter d'élucider ces problèmes très étranges; et c'est le résultat de ces recherches que je voudrais ici exposer.

Problèmes passionnants, certes! Comment expliquer par exemple que la simple volonté d'un médium puisse soulever une table, déplacer des objets, faire apparaître des ombres fantomatiques, pour ne citer que les actions mécaniques et les phénomènes lumineux les plus souvent observés?

Pendant très longtemps les esprits scientifiques refusèrent de s'occuper de ces faits étranges, que les spirites considéraient d'ailleurs comme de leur seul domaine; ils n'y voyaient que grossière superstition. Cependant, devant des faits cent fois répétés, des expériences étrangement concluantes, force fut bien aux savants d'observer, de contrôler et d'enregistrer ces extraordinaires phénomènes. Mais quelle explication pouvait-on en donner?

De très grands savants comme MM. Pierre Curie, Branly, d'Arsonval, Bergson, M<sup>me</sup> Curie, Charles Richet, Debière, Youriévitich, s'en sont occupés. Pour faire saisir le caractère rigoureusement scientifique de ces expériences, je ne saurais mieux décrire une des nombreuses séances données par le médium Eusapia Palladino dans le local même de l'Institut psychologique, il y a quelques années.

Les séances eurent lieu, la nuit, dans une chambre complètement débarrassée de tous ses meubles, et éclairée par une ampoule électrique rouge rubis suspendue au plafond. Deux rideaux de laine noire masquaient un des angles de la pièce.

Eusapia est assise sur la chaise placée à l'un des petits bouts de la salle (voir la photographie) et quatre autres personnes prennent place sur les chaises. On forme alors la chaîne, c'est-à-dire que les assistants se tiennent mutuellement les mains; la personne placée à gauche d'Eusapia et celle qui est à sa droite, non seulement touchent les mains du médium mais tiennent ses poignets; leur rôle consiste à contrôler le sujet durant toute la séance, qui dure plusieurs heures. A l'intérieur de la cabine on a disposé un guéridon léger, des papiers, une cithare, quelques menus objets, et à gauche de la cabine, à un mètre environ du médium, un second guéridon.

Eusapia demeure quelques instants silencieuse, elle s'auto-suggestionne, puis elle entre « en transe », dans une sorte d'état second. Aussitôt les phénomènes se produisent.

Eusapia frappe avec la main gauche sur l'épaule de M. Curie... des coups correspondants résonnent dans la table; elle incline trois fois sa tête vers la table... trois forts coups résonnent dans la table. Ces bruits sont tantôt faibles, tantôt violents comme des coups de marteau.

Mais voici qu'Eusapia esquisse le geste de tirer la table vers elle et la table s'avance; puis, brusquement, celle-ci se soulève des quatre pieds et reste en l'air... on compte sept secondes; or à ce moment, une main du sujet est placée sur la tête de M. d'Arsonval et l'autre sur celle de M. Youriévitich... comme les pieds d'Eusapia sont attachés à sa chaise, il n'y a donc pas de supercherie possible.

Quelques minutes après, la table se soulève de nouveau. On crie : « Plus haut! Plus haut! » Alors, formant la chaîne, les cinq assistants se lèvent, la table monte davantage, puis elle retombe... Elle est restée en l'air 27 secondes! Mais ce n'est pas tout... Eusapia fait des gestes avec ses mains et la cithare, placée à plusieurs mètres derrière elle, dans la cabine, résonne.

Maintenant c'est le guéridon placé à la gauche d'Eusapia qui bouge et se soulève... Il approche et recule suivant ses commandements... Cependant, les poignets du sujet sont attachés à ceux des deux contrôleurs, et ses pieds sont liés par des lacets aux pieds de la chaise!... Bien plus extraordinaire, le guéridon se soulève, contourne M. Curie, se retourne complètement et vient se poser sur la table!

Le médium, toujours étroitement tenu, n'a pu faire un geste.

Maintenant ce sont les assistants qui subissent des contacts. Voilà M<sup>me</sup> Curie, placée trop loin d'Eusapia pour que le bras de cette dernière puisse l'atteindre, qui sent une main serrer la sienne... M. d'Arsonval perçoit nettement une pression sur sa tempe... M. Branly sent une main lui tirer les cheveux...

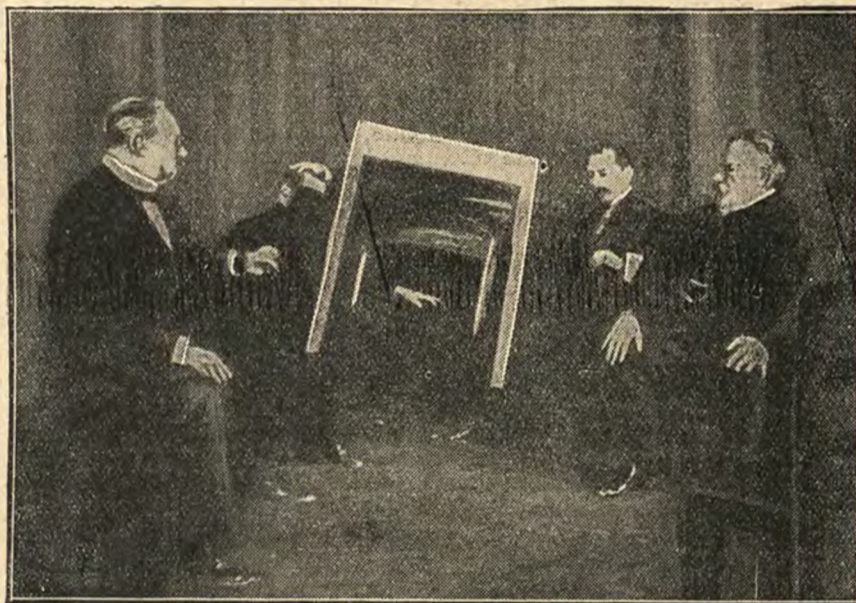
Plus « frappant » encore : la chaise de M. Youriévitich étant violemment arrachée de dessous lui, le savant tombe à terre.

Ces phénomènes sont accompagnés de lueurs au front d'Eusapia, des lueurs d'un reflet bleuâtre; il y a



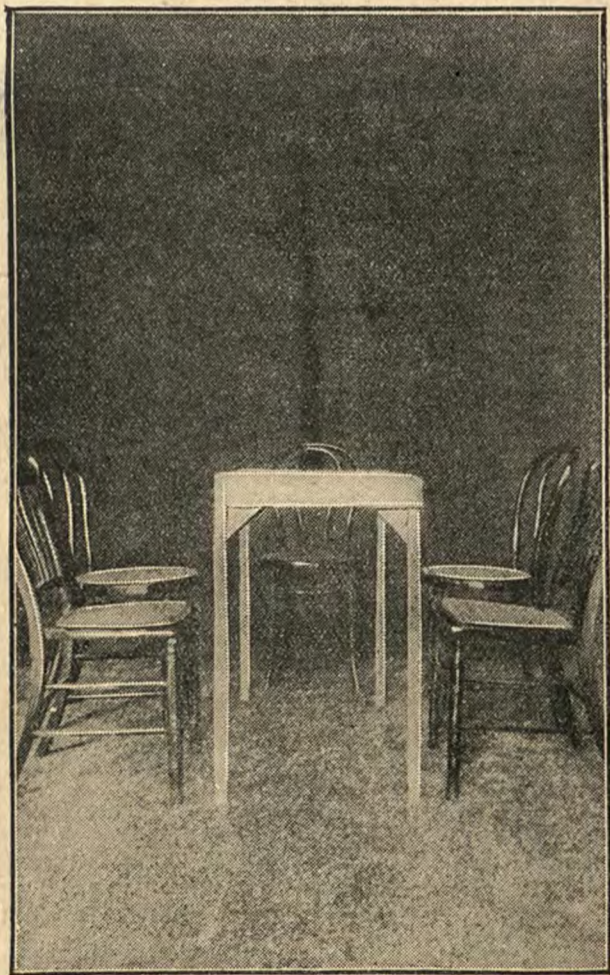
Le médium Eusapia Palladino

là comme une phosphorescence très nette qui s'exhale du corps du médium. C'est là ce que les oculistes appellent l'aura.



Phénomène étrange : un meuble en "lévitation"

Voilà les faits. Quelle explication en donner? Oh! pour les spirites, ce n'est guère compliqué : ces étranges phénomènes sont dus à l'intervention des



La Table telle qu'elle servit aux expériences

esprits, qui soulèvent les tables, qui déplacent les objets, qui apparaissent en effluves lumineux.

L'explication est cependant bien simple; tôt ou tard, elle guérira les spirites de leur crédulité. Tous ces phénomènes de lévitation, c'est-à-dire les déplacements d'objets, de percussion, de matérialisation du poids des corps, du moment qu'ils se produisent sans supercherie, relèvent évidemment de la science. Au contraire, tout ce qui est apparition, commerce avec l'au-delà, paroles d'outre-tombe, n'est que supercherie de médium.

Ah la supercherie! C'est elle qui, pendant longtemps, a détourné les savants de l'étude de phénomènes étranges qui, de prime abord, paraissaient inexplicables. Les meilleurs médiums ont en effet une propension fâcheuse à la fraude. Voici Eusapia, par exemple, qu'on surprend au cours d'une séance, au moment où elle se sert d'un cheveu pour faire osciller le plateau d'une balance... Une autre fois, par une photographie prise à l'improviste, à la lueur d'un éclair de magnésium, on s'aperçoit qu'elle se sert de la paume de sa main gâchée pour faire pencher la table. Bien souvent elle parvient à rapprocher habilement les mains de ses deux contrôleurs de manière à libérer les siennes pour toucher un des assistants, alors que les contrôleurs sont persuadés tenir toujours les mains du médium.

Cependant, bien que dans les phénomènes produits par l'action d'Eusapia la supercherie puisse jouer encore un rôle important, il n'en est pas moins vrai que certaines lévitations ont été certainement exécutées sans aucune aide frauduleuse.

Mais alors sous quelle action se sont-elles produites?

Sous l'action d'un fluide nerveux spécial qui, du reste, agit en certains cas comme l'électricité et peut mettre en mouvement des corps en dehors de toute action musculaire ou mécanique; c'est ce fluide et ce fluide seul qui transporte les objets à distance, fait vibrer la cithare, soulève la table; c'est cette force psychique qui s'accumule plus facilement chez certains sujets et que nous pouvons tous, du reste, plus ou moins acquérir par une longue expérience, qui produit ces phénomènes merveilleux.

M. Ochorowicz, à qui l'Académie des sciences a attribué le prix Fanny Emden pour son livre *la Suggestion mentale*, a étudié particulièrement ce fluide psychique.

Ayant émis l'hypothèse que les objets étaient soulevés par une force inconnue qui émanait des mains du médium, il a eu l'idée de faire placer les mains de ce dernier au-dessus d'une plaque photographique.

Or deux arcs lumineux, se croisant et allant du pouce de chaque main à l'extrémité des doigts de l'autre main, ont apparu sur la plaque! Le point d'intersection des deux arcs se trouvait précisément à l'endroit même où était posé l'objet à déplacer.

Le professeur Ochorowicz continue ses recherches sur ces rayons rigides qu'il dénomme rayons X<sup>2</sup>. Ils ont en effet beaucoup d'analogie avec les rayons X, mais ils sont plus pénétrants que ces derniers : ils traversent très facilement le fer et le plomb; ils ont aussi beaucoup d'analogie avec les émanations des corps radio-actifs, c'est probablement ce qui explique les lueurs observées souvent autour des médiums.

Voilà donc ce merveilleux des phénomènes dits spirites, dont la science vient de faire bonne justice. Les esprits ne sont autres que le fluide psychique, cette force hier encore seulement connue de certains êtres exceptionnels : les médiums. Certes, il reste à l'étudier expérimentalement.

Je ferai grâce à mes lecteurs de ces plaques photographiques, sur lesquelles les esprits ont bien voulu laisser trace de leur passage... plaques sensibles s'il en est... trop sensibles même!... D'ailleurs, pour certains médiums, qui sont le plus souvent des prestidigitateurs émérites, c'est un jeu, dans la pénombre propice aux manifestations d'outre-tombe, d'incarner les ombres et de parler au nom des morts. Il y a surtout une certaine petite lampe à phosphore qu'on enflamme au moment propice, et grâce à laquelle on fait revenir sur terre le prophète Ezéchiel... ou quelqu'autre.

D'ailleurs, voulez-vous savoir ce qu'un des plus grands médiums, Home, pensait de ce monde des esprits, au nom duquel tant de fois il avait provoqué des phénomènes merveilleux? Le docteur Philip Davis, qui fut son ami pendant vingt-cinq années, va nous l'apprendre, en rapportant les paroles que le célèbre médium prononça quelques heures avant de mourir :

« Cette foule d'esprits devant lesquels s'agenouillent les âmes crédules et superstitieuses n'a jamais existé. Je m'en suis servi pour donner à mes expériences cette apparence de mystère qui, de tout temps, a plu aux masses, mais je n'ai point cru à leur intervention dans les phénomènes que je produisais, et que chacun attribuait à des influences d'outre-tombe. Comment pouvais-je y croire? J'ai toujours fait dire aux objets que j'influais de mon fluide tout ce qui me plaisait et quand cela me plaisait! Non, un médium ne peut pas croire aux esprits! C'est même le seul qui n'y puisse jamais croire. »



Manteau en drap mastic garni broderies blanches.  
(Modes Martini et Armand.)



Jaquette ratine rouge, jupe côte de cheval blanche, boutons nacre.  
(Modes Robert.)

LE MIROIR de la FEMME



Costume tailleur en serge rouge.  
(Modes Francis.)



Manteau en ratine taupe: grand col drap blanc  
(Modes Francis.)



M<sup>lle</sup> J. Delmar  
Robe en ratine tabac ceinture en broché.  
(Modes Drecol.) (Clichés Félix.)

Nos jolis tailleurs

Je ne veux pas médire de l'initiative d'un groupe d'artistes qui tentent, en collaborant avec des couturiers, d'obtenir de ceux-ci un renouveau esthétique dont la mode a évidemment grand besoin.

Je ne crois guère cependant au succès de cette association et si son prélude: une toilette fleur de lys, amusa nos regards, je ne vous vois pas néanmoins, mesdames, revêtues d'aussi symboliques atours.

Je vous reprocherais volontiers déjà d'abuser des préoccupations à l'ordre du jour en vous faisant tantôt le porte-drapeau des alliés balkaniques, et tantôt de l'armée turque, selon que vous nous apparaissez couvertes de broderies bulgares et roumaines, ou enserrées dans les ceintures « à la sultane ».

Cette façon contradictoire de proclamer vos sympathies... diverses — Vive le Roy! Vive la Ligue! — embrouille la question déjà compliquée. Il est vrai qu'en cela vous vous apparentez à tous ceux qui cherchent à maintenir l'équilibre européen!

Quoi qu'il en soit, la mode tient ses promesses d'incohérence, car ses créations définitives commencent à se montrer et les plus opposées voisinent, très d'accord, et font même fort bon ménage.

Si les réunions mondaines présentent de ce fait un aspect un peu bariolé, mes chères lectrices, femmes chics et pratiques tout à la fois, s'applaudiront, j'en suis sûre, de cette diversité.

Car là où les fantaisies individuelles prennent le pas sur la direction absolue de la mode, il suffit de posséder un goût impeccable pour s'habiller à sa guise et délicieusement. De plus, la vogue des mélanges et des garnitures permet des combinaisons et des rajeunissements de toilettes fort appréciables.

Et enfin, vous pourrez éviter les créations extravagantes que certaines femmes arborent, puisque, à côté de ces futuristes en délire, vous trouvez à suivre des modèles exquis.

Aujourd'hui, nous nous occuperons à nouveau des tailleurs, uniforme séduisant des femmes raffinées.

Ils se présentent en ce moment délicieusement variés, et qu'ils soient en soie, en laine, déjà même en toile, ils se divisent en trois catégories: corrects, bons garçons un peu négligés, et gavroches.

Dans un précédent article, je vous ai cité la plupart des étoffes dont ils se composent. Il y en a d'autres encore: les moires souples, le shantung, la serge crêpée, la ratine mi-soie; Quant aux formes, sans admettre les jupes de 0<sup>m</sup>70 de tour, nous devons avouer que les plus modérées d'allure demeurent terriblement étroites du bas.

Absolument plates et faites d'un seul morceau qui se croise de côté sous un pli, ou bien ornées d'un tablier plissé ou d'un groupe de plis en arrière, les robes se resserrent toutes au niveau du genou.

Les jaquettes ont tantôt la taille haute, tantôt la taille longue; la veste sac plaît, mais la jaquette à ceinture de cuir verni souple et de couleur vive garde des fidèles. Les basques courtes et très décollées se montrent grandes favorites et quelques-unes se souviennent des habits Louis XV. Le boléro avec long pan tombant droit en arrière reparait, le mouvement fuyant des basques se généralise. Je vous ai déjà dit le succès des gilets et des jaquettes différentes des jupes qu'elles accompagnent. Enfin, la blouse russe s'offre encore à nous. Non plus sous sa forme première et classique, mais avec mille variantes jolies.

Je vous présente des « tailleurs » très dans la note du jour. L'un est en serge rouge, non pas d'un ton éclatant, mais de ce rouge sombre et velouté grâce auquel la nuance écarlate a conquis les suffrages des plus récalcitrants.

Un autre tailleur nous montre une jupe en côte de cheval blanche avec pli en avant donnant un peu l'im-

pression du pantalon. Et ceci vous plaît infiniment. Je n'approuve pas: je constate. La jaquette sac, en ratine rouge, a une jolie allure et l'ensemble est net et chic.

Je fais figurer parmi les tailleurs une charmante création en duvetyn tabac, car sa coupe simple l'en rapproche et grâce à la mode des jaquettes différentes, elle peut servir à deux fins. Je souligne l'indication économique.

Les grands manteaux représentent le complément indispensable de vos toilettes, soit qu'ils recouvrent vos robes d'après-midi, soit qu'ils protègent vos costumes d'automobile ou de voyage. Ils affectent des formes diverses d'après l'emploi auquel on les destine.

C'est ainsi que nous vous montrons un très chic et fantaisiste vêtement en drap mastic orné de broderies blanches.

Fort classique, au contraire, s'affirme notre second vêtement en ratine taupe garni de drap blanc.

Savez-vous, mesdames, qu'on vient de lancer une haute plume, recourbée à son point culminant, et qu'on appelle point d'interrogation? Hélas! la réponse n'est pas douteuse. Oui, mes chères lectrices, toutes, tant que vous êtes, et à des degrés divers, vous devenez un peu... toquées, passez-moi le mot, quand il s'agit de vos chapeaux.

En ce moment les rues de Paris sont sillonnées de minois délicieux surmontés de panaches ambitieux de battre le record de la hauteur.

Il existe d'heureuses exceptions. Vous pouvez en juger par l'amour de chapeau plat que nous vous montrons orné d'une guirlande de fleurs et d'un noeud carré en arrière. Notre second modèle sacrifie davantage



M<sup>lle</sup> Arlette Dorgère  
Chapeau taffetas et fleurs.  
Modes Lewis



Chapeau picot bleu, garni autruche.  
Modes Baget

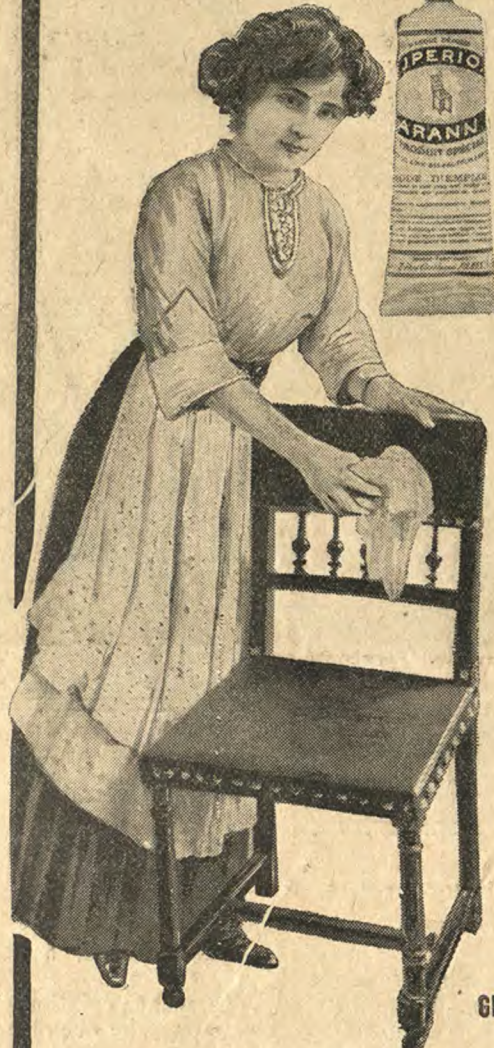
à l'opportunisme, mais il est relativement très modéré et d'une jolie correction.

Ah! mesdames, pourquoi ces provocations supplémentaires? et ce besoin d'affirmer que la folie mène le monde... car chacun vous suit!

PRINCESSE L...

**POUR ENTREtenir, RETEINDRE  
REMETTRE A NEUF,  
VOS SIEGES EN CUIR**

*Dessus de Bureau, Sacs de Voyage ou tout objet en cuir.*  
EXIGEZ LE



Incolore - Grenat  
Havane clair - Rouge  
Havane foncé - Bleu  
Vert clair - Noir  
Vert foncé - etc., etc.

SEUL PRODUIT  
N'ENCRASSANT PAS  
LES CUIRS, NE TACHANT  
PAS LES VÊTEMENTS

En vente à PARIS  
Marchands de Couleurs  
Tous Grands Magasins :  
rayon de Ménage ou Brosserie

En PROVINCE  
Toutes Maisons des  
NOUVELLES GALERIES  
& MAGASINS RÉUNIS  
LYON. Grand Bazar de Lyon :  
Article de Nettoyage

BELGIQUE  
Département de Ménage :  
toute succursale des  
GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS  
A L'INNOVATION

Prix d'un tube pour 8 chaises pendant 6 mois : 1 fr. 90

Économie par la qualité — Méfiez-vous des Contrefaçons

Pour la vente en gros, s'adr. M. BARANNE, 7, rue Coëtlogon, Paris

**Cycles  
AIGLON**

**CYCLISTES  
demandez  
le Catalogue  
1913**

EN PROVINCE :  
CHEZ TOUS LES BONS AGENTS  
DE CYCLES ou à l'  
**USINE DES CYCLES AIGLON**  
à ARGENTEUIL (S.-et-O.)  
A PARIS : A nos Agents exclusifs  
**A. MERCIER et VINCENT**  
25, Avenue Wagram, 25

**BICYCLETTES (Hommes)**  
Neuves, garanties.. 130 fr.  
D'Enfants, id. .. 80 fr.  
*Facilités de Paiement*

**Cycles**

**Autos**

**BICYCLETTES (Dames)**  
Neuves, garanties.. 150 fr.  
Fillettes, id. .. 90 fr.  
*Facilités de Paiement*

LA MARQUE

**ALBATROS**

ESSENTIELLEMENT FRANÇAISE  
RÉPUTÉE DANS LE MONDE ENTIER  
Agents dans les Principales Villes

**HENRI BILLOUIN** O. O. I. I. I. INGENIEUR-CONSTRUCTEUR  
104, Avenue de Villiers, PARIS  
TÉLÉPHONE : 548.03

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS  
94 VICTOIRES SUR 95 COURSES EN 1912

Spécialité de Motocyclettes à 1 et 2 cylindres, brevetées S.G.D.G.,  
de 2 à 7 H.P., et de Side-cars perfectionnés  
GRAND STOCK DE

**Voitures Automobiles d'Occasion**

DE TOUTES FORCES ET DE TOUTES MARQUES  
VÉRIFIÉES ET MISES AU POINT, MARCHÉ GARANTIE

**MOTOCYCLETTES**  
Neuves, depuis.. 550 fr.  
D'occasion, bon état, toutes  
marques, depuis.. 150 fr.  
TRI-CARS et SIDE-CARS  
d'occasion, en bon état,  
depuis.. 400 fr.

PHOTOS ET PRIX  
SUR DEMANDE

Moteurs neufs  
et d'Occasion  
Accessoires  
Pièces détachées

Catalogue franco

**AUTOMOBILES**  
Voitures à 4 cylindres,  
complètes.. 6.000 fr.

**C<sup>ie</sup> UNION OUVRIÈRE**

AUTREFOIS  
beaucoup de  
peine pour rien

AUJOURD'HUI  
travail facile, aisance au foyer, grâce  
à la machine à tricoter « ALLIANCE »

ON DEMANDE de suite, à Paris et en Province, hommes et dames, pour travaux faciles,  
sans apprentissage, chez soi, garantis par contrat, sur les tricoteuses  
brevetées de l'ASSOCIATION DE BONNETIERS RÉUNIS DE FRANCE (ne pas confondre avec  
les titres similaires). 25 à 50 francs par semaine à tous, sans chômage, et en toutes saisons. — La plus  
ancienne et la plus importante Manufacture de Bonneterie. A obtenu la plus haute Récompense —  
Diplôme et Médaille d'or — à l'Exposition Internationale des Arts du Travail de Paris 1912. Correspondants  
partout. Adjudicataires agréés pour la Bonneterie aux Ministères de la Guerre, de la Marine, au Service  
central de l'Assistance publique, à Paris, etc. — Demander Conditions et Catalogues gratuits à la

**C<sup>ie</sup> UNION OUVRIÈRE Section C**  
8 et 10, RUE CLAIRAUT, PARIS

Fumez :: :: :: :: ::

**Le Riz Bleu  
Ch. Lacroix**

:: :: :: **Angoulême**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'INDO-CHINE

EMPRUNT DE 90 MILLIONS DE FRANCS  
dont la réalisation est autorisée par la loi du 26 décembre 1912.

ÉMISSION DE  
110.987 Obligations 3 1/2 % de Fr. 500

Le service des intérêts et de l'amortissement est garanti  
par le Gouvernement de la République Française.  
Le Gouvernement Général de l'Indo-Chine prend à sa  
charge tous impôts dont les titres ou les coupons seraient,  
dans le présent ou l'avenir, frappés en France.

Prix de Placement : 92,50 % = Fr. 462,50  
JOISSANCE 15 MARS 1913.

BANQUE DE L'INDO-CHINE, BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS,  
COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS, CREDIT LYONNAIS,  
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

# Sous la Lumière inconnue

Par Marcel ROLAND

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs cette grande nouvelle inédite de M. Marcel Roland, le jeune écrivain à qui vient d'être attribué, la semaine dernière, LE PRIX EXCELSIOR de 6.000 francs pour son roman *La Conquête d'Antha*, une épopée des guerres futures. M. Marcel Roland s'est fait une spécialité des sujets où la science se mêle à la littérature.

## I

Moi, William Masters, professeur de physique et de sciences naturelles au Lycée d'Alexandrie, j'entreprends ici de conter l'histoire extraordinaire et véridique de la grande comète qui balaya de sa queue, l'an 1917 de l'ère chrétienne et le 11 juin, la surface de la planète Terre.

Je ne voudrais point qu'on pût m'accuser, au seuil de ce récit, de me décerner un stupide laurier et d'être poussé par une fatuité basse et vaine. Le caractère d'un libre citoyen du Royaume-Uni est au-dessus de telles suspensions. Néanmoins je suis bien obligé de déclarer — et ceci n'est que vérité pure, comme on le verra par la suite — que si je n'ai pas succombé à l'implacable fléau, c'est grâce à ma sagacité doublée d'une incontestable énergie. On aura bientôt la preuve que ces mots ne sont pas écrits ici au hasard, qu'ils ont leur raison d'être, et que, dût-on m'en louer ou m'en haïr, je fus, en ces circonstances historiques réellement sagace et énergique, je ne crains pas de le répéter.

\* \* \*

A vrai dire, ce n'était point la première fois que l'apparition d'une comète et son approche de la Terre provoquaient chez les hommes une émotion générale. Ces longues traînées de feu, il semblait que si le globe obscur où nous roulons dans l'espace arrivait à les rencontrer, il dût en résulter des catastrophes, ou tout au moins des accidents très graves.

Abstraction faite des racontars d'ordre purement superstitieux, suivant lesquels les comètes étaient des messagères envoyées par Dieu pour annoncer aux hommes de nombreuses calamités, on s'imaginait couramment qu'elles offraient des dangers matériels, soit par leur masse, soit par leur composition. Des physiciens notoires étaient de cet avis. Mais quand la Terre eut plusieurs fois croisé sur son chemin céleste de ces astres errants, et quand on eut constaté que nul dommage ne s'en était suivi, les préjugés commencèrent à s'effriter peu à peu, dans le public comme chez les privilégiés qui font profession de science. Ce fut ainsi qu'en l'an 1910, par exemple, nous nous trouvâmes plongés, au matin du 18 mai, dans la queue de la comète de Halley, queue qui ne mesurait pas moins de 25 millions de kilomètres de longueur. Les astronomes appréhendaient vivement le passage de la Terre dans cette chevelure, formée — selon leurs analyses les plus exactes — d'un gaz meurtrier par excellence : le cyanogène. Or le seul résultat appréciable ne s'adressa qu'aux yeux des humains, et ce fut un splendide lever de soleil, au matin du jour où notre race était condamnée à disparaître.

Cette aventure porta le dernier coup aux craintes encore subsistantes. On proclama officiellement que les comètes étaient des « riens visibles », et qu'en acceptant l'hypothèse qu'elles fussent constituées par de la matière nuisible à l'homme, par des gaz de nature à modifier notre atmosphère et à la rendre irrespirable, ou même par des particules solides, tout cela n'était pas assez condensé pour qu'on en pût prendre souci.

Des « riens visibles », telles étaient les comètes.

\* \* \*

Ce fut dans ces conditions que, vers le mois de février 1917, les divers observatoires éparpillés dans l'univers annoncèrent une nouvelle comète en vue de la Terre. Aussitôt, comme il est d'usage, on dressa un état-civil à la nouveau-née. Après lui avoir donné plusieurs noms contradictoires, l'avoir désigné par des chiffres et des lettres de l'alphabet grec, on constata qu'elle était déjà classée, que c'était une vieille connaissance. Une très vieille connaissance, en vérité. Sa dernière visite remontait en effet à l'an 1325, sous le règne d'Edouard II d'Angleterre, ainsi qu'en fait foi un fort beau poème de Cocco d'Ascoli, rimeur et philosophe florentin, qui fut brûlé l'année suivante par le Saint-Office, pour hérésie. Auparavant, on l'avait encore observée sous Charles Martel, et aussi au début du premier siècle de l'ère

chrétienne, comme l'établissait une inscription découverte sur le mur de l'atrium d'une maison de Pompéi, demeure d'un très docte et très riche observateur d'astres, nommé Valentinus Fulgor.

Or cette comète, dite comète Stark, devait, le 11 juin suivant, passer exactement entre le Soleil et la Terre, à cette date sa queue, d'une longueur de 18 millions de lieues, viendrait balayer notre planète comme un immense pinceau de lumière, l'englober pendant quelques heures, et, somme toute, rééditer pour les hommes le beau spectacle du 18 mai 1910.

La vénérable comète ne nous réservait pas autre chose : nul n'en doutait, et l'expérience des siècles était là pour étayer fortement cette conviction rassurante.

Ainsi qu'il est de mise en pareille occurrence, les blagueurs du monde entier, auteurs de revues, chansonniers de cafés-concerts, caricaturistes, humoristes de tous poils et de tous grades, s'en donnèrent à cœur joie. Ils firent plaisamment ressortir que la jeune personne en question n'avait pas trop vieilli depuis le règne d'Edouard II et que, pour une douairière de cet âge, ses cheveux étaient encore très blonds. D'autres proposaient gravement que, le matin du 11 juin, dès l'aube, lorsqu'elle opérerait son entrée solennelle dans l'atmosphère terrestre, chaque ville de l'Univers déléguât au-devant d'elle ses autorités constituées, avec fanfare, bannière et petites filles chargées de gerbes de fleurs et de compliments. Bref, la gaieté la plus franche ne cessa de se donner libre cours durant deux mois sur cet inépuisable sujet.

Cependant, vers cette époque (c'est-à-dire à la fin de mars, si mes souvenirs sont exacts), un savant allemand vint jeter une douche d'eau froide sur cette épidémie de facéties cométaires, par la simple annonce suivante :

« Les gaz dont est formée la comète Stark (cyanogène, hydrogène carboné, protoxyde d'azote) semblent exister à l'état de condensation très haute dans cet astre. Il n'y aurait aucune impossibilité, si étrange que cela pût paraître, à ce que non seulement le noyau, mais aussi la queue, offrissent une certaine solidité, due à cette condensation inusitée. Il s'agirait là d'un état particulier de la matière : l'état colloïdal, ainsi étendu aux milieux gazeux. Le passage de la Terre à travers une masse de cette nature serait exceptionnellement grave par ses conséquences. »

Il n'en fallut pas davantage pour éveiller des alarmes qu'on croyait à jamais endormies. La polémique qui s'engagea entre les corps savants ne rassura personne, l'humanité ayant eu le loisir d'apprendre à ses dépens que de la discussion n'a jamais jailli aucune lumière. Effectivement, quand les académies eurent disserté à foison sur le point de savoir si la comète annoncée était dangereuse ou non, elles se gardèrent bien de conclure, et le public ne fut pas mieux instruit qu'auparavant. Mais son siège était fait : dangereux ou inoffensif, l'astre ne trouverait pas les mortels sans défense contre sa malignité éventuelle. Loin d'appliquer le vieil adage : *Dans le doute abstiens-toi*, dans le doute on décida d'agir, et le défaut de certitude théorique poussa d'autant plus aux précautions pratiques.

Les gouvernements y aidèrent d'ailleurs. Subventionnée par eux, l'industrie privée put se consacrer à la préparation d'engins destinés à combattre la rigueur du fléau, s'il s'abattait sur la Terre. Ces engins consistaient essentiellement, suivant les conclusions d'un congrès international d'ingénieurs, en *maisons de sûreté* où la race humaine s'abriterait durant la phase critique. C'étaient des maisons ordinaires, mais rendues absolument étanches et imperméables aux gaz les plus subtils par différents travaux et garnies de tout ce qui serait nécessaire à la vie de leurs habitants pendant un mois et davantage. De même les édifices publics furent convertis en « maisons de sûreté », et l'on fabriqua en outre un nombre considérable de cubes en fer, énormes, percés de fenêtres et aménagés pour contenir chacun deux ou trois cents personnes.

Tous ces abris étaient munis d'appareils à oxygène perfectionnés, pour le renouvellement de l'air sans qu'il y eût besoin d'ouvrir à cet effet la plus mince porte au moindre atome de gaz asphyxiant. De telle sorte que, lorsque le jour critique arriverait, les millions d'êtres qui se targueraient de représenter l'expression supérieure du règne animal sur la Terre, pourraient, à juste titre, se prétendre garantis contre toute alerte.

Plusieurs jours avant la date marquée, beaucoup de gens commencèrent à s'enfermer. Sorte de contagion électrique parcourant notre sphère... Et quand se coucha le soleil du 10 juin, il n'y avait plus dehors, à la surface du vieux monde, que les bêtes ignorantes du terrible tournant qui allait, le lendemain, marquer le cours des âges : les hommes avaient disparu au fond de leurs casemates comme des lapins dans leurs terriers.

## II

Ce fut sur cette éclipse générale de notre sphère que se leva l'aube du 11 juin 1917.

J'étais, comme je l'ai dit au début de ces pages, attaché en qualité de professeur au lycée d'Alexandrie. La maison que j'habitais, située un peu à l'écart de la ville, près d'un parc fort apprécié des citadins, ne m'avait pas semblé offrir une sécurité suffisante, et j'avais résolu de n'y pas rester. Je dois dire que, dès l'origine, je m'étais montré un partisan des moyens préventifs, convaincu que j'étais dans mon for intérieur de la probabilité d'une catastrophe. Il est facile de prétendre qu'on a prévu une chose après que cette chose est arrivée. Aussi je juge inutile de développer ici les raisons qui me dictaient cette appréciation pessimiste, dont les événements subséquents ne démontrèrent que trop la justesse. Il me suffira de dire que, sans m'en tenir aux rapports des savants, j'avais moi-même personnellement, d'abord par un goût ancien pour l'astronomie, ensuite par souci de mon propre sort, étudié la comète Stark. J'avais déduit de ces examens très soignés plusieurs enseignements sur lesquels je reviendrai et qui, on ne le niera pas, me furent profitables.

La première nécessité qui m'apparut fut donc de ne pas me fier « aux maisons de sûreté » du modèle courant. Mes ressources me permirent (j'en rends grâce au destin) de faire construire une cellule juste assez grande pour moi, et d'un alliage dont j'établis la formule. J'effectuai pour cela le voyage du Caire et m'adressai à une usine métallurgique où je tins à présider moi-même à la fusion de l'alliage en question. Des ouvriers le coulèrent sous mes yeux en plaques de 15 pouces anglais d'épaisseur (1). Celles-ci furent ensuite expédiées à un industriel d'Alexandrie, qui les ajusta de la manière convenable.

Mes allures, à la vérité, intriguaient vivement les personnes qui se trouvaient mêlées à ces opérations ; mais j'avais déclaré mystérieusement au fondeur que les plaques étaient destinées à servir de plancher à un grand navire. Quant au fabricant qui les assembla, il ne connaissait point la formule du métal. De cette façon, chacun était ignorant d'un des éléments nécessaires à la reproduction de ma « maison de sûreté », et j'étais certain que le secret serait gardé, pour l'excellente raison que je n'avais eu besoin de le confier à personne.

Ouvrons une parenthèse ici : les motifs d'un tel mystère ne peuvent guère être appréciés que de moi seul. Le principal était le suivant, et je pense qu'il contentera amplement tous ceux qui seraient tentés de me taxer de dureté de cœur vis-à-vis de mes semblables : les circonstances s'opposaient à ce que cette cellule de métal eût des dimensions supérieures à celles qu'on lui donna. J'avais déjà eu des peines énormes, dans le court délai qui m'était imparti, à rassembler juste assez de minerais indispensables à l'exécution de mon projet ; cette quantité restreinte m'obligeait à cons-

(1) 0 m. 375.

truire un cube relativement exigü, suffisant pour moi seul, mais trop petit pour recevoir même deux personnes. Sinon, il m'eût fallu diminuer l'épaisseur, calculée avec soin, des parois, ce qui était pure folie. Mieux aurait valu, dans ce cas, ne rien tenter ! La divulgation de mon secret dans un but humanitaire n'eût donc abouti qu'à me susciter des concurrences d'autant plus redoutables que je les savais d'avance stériles. Les possibilités matérielles, c'est-à-dire la quantité des minerais, ne permettant qu'à un seul être de réaliser mon idée, si je la révélais, je la tuais dans l'œuf, aussi bien pour moi que pour les autres.

Du reste, je ne connaissais personne au monde à qui m'intéresser assez pour lui offrir une place dans mon abri. Affecté au lycée d'Alexandrie depuis cinq ans, j'avais exécuté ce joli tour de force de n'être familier avec aucun de mes concitoyens de fortune. Je ne tiens pas à ces amitiés qui ne semblent profondes et indissolubles que pour se rompre à la première occasion. A la ville et alentour, je ne possédais que des « relations », et m'en trouvais fort bien. Sur ce chapitre, de même que sur celui de l'amour, j'ai toujours été considéré un peu comme un original, un sauvage. Ces jugements ne sont pas faits pour me froisser : on sait ce qu'en vaut l'aune, comme disent les Français, et à quel point ils sont faciles à énoncer pour le bon prochain, tant hommes que femmes.

Je crois bien, à propos de ces dernières, n'avoir jamais aimé qu'une seule fois dans mon existence, mais alors je fus sérieusement *pinçé*, comme disent encore les Français.

C'est dans les premiers temps de mon séjour à Alexandrie. J'avais vingt-quatre ans, je débutais dans la carrière universitaire et aussi dans la vie, car toute ma jeunesse jusqu'alors, avait été remplie par les études. Le hasard voulut que je rencontrasse, au cours des obligatoires visites de présentation, la femme d'un riche commerçant d'origine ottomane et de nationalité indécise, enrichi dans l'exportation des éponges et du corail. Il se nommait — mettons Kadjian — et sa compagne était bien la plus exquise créature que l'on pût rencontrer sous ce ciel divin de l'Égypte. Ils vivaient sur un pied de très large aisance, avec un nombreux personnel, en une vaste maison installée à l'europpéenne. Leur luxe offrait un bizarre mélange des mœurs orientales et des usages occidentaux. Pour sacrifier à la coutume qui exige qu'à Alexandrie comme ailleurs les dames de la bonne société ne sortent que voilées à la turque, M<sup>me</sup> Kadjian (appelons-la, si vous voulez, Fizah) ne se montrait jamais hors de sa demeure sans être enveloppée du *yabrah* noir et de ces amples mousselines soyeuses d'où ne paraissent que les yeux peints et les doigts aux ongles teints de henné. Mais, chez elle, quand on la visitait, elle se laissait admirer dans toute la radieuse magnificence de son visage au regard de velours mordoré, à la peau chaude et brune où les lèvres éclataient comme la chair d'une grenade, découvrant à l'intérieur les graines régulières des dents.

La suave gravité des filles d'Orient émanait d'elle et provoquait une indicible attirance, à laquelle d'ailleurs n'était pas étranger le charme réel de sa conversation. Tout de suite, je me sentis saisi, subjugué : j'eus le bonheur de ne pas paraître indifférent, et nous eûmes par la suite de nombreuses causeries où elle m'admettait seul, en tête à tête avec elle, dans le petit salon aux somptueuses soieries brodées qu'elle avait fait aménager à son usage. Elle avait beaucoup voyagé, savait mille choses, et vraiment ces entretiens me sont demeurés un souvenir d'une exceptionnelle douceur.

Après bien des hésitations, je me décidai à avouer à Fizah mon amour. Elle ne me repoussa ni ne m'encouragea, mais je compris que, tout en posant comme base rigoureuse à nos rapports que nous resterions dans les limites les plus strictes de l'amitié pure, elle consentait à me prendre pour le confident de son cœur. Elle me révéla les tristesses que cachait sa beauté tranquille : un mari infidèle, dur, travaillé par le démon du jeu, et gaspillant au tapis vert les bénéfices que lui donnaient ses affaires

Combien de ces existences, pareilles à des objets d'art truqués dont la surface vernie, dorée, ne dissimule qu'une matière friable qui tombe en poussière au premier examen.

Je puis dire que cette pauvre femme m'aima alors de toute son âme, dans les conditions où son intrinsèque honnêteté avait juré de se maintenir. Pour moi, je l'adorais d'autant plus que je la savais inaccessible, et j'étonnerai sans doute beaucoup de personnes sceptiques d'aujourd'hui en ajoutant que cette situation offre de grandes, de rares délices.

\* \* \*

Aux vacances qui suivirent cette liaison avec M<sup>me</sup> Kadjian, je partis voir ma famille en Angleterre. J'avais obtenu un congé de trois mois, et Fizah m'avait juré de m'écrire régulièrement durant cette longue séparation. Elle tint parole d'abord, puis ses lettres s'espacèrent sans que le ton s'en trouvât cependant modifié; enfin elles cessèrent brusquement, du jour au lendemain. Celles que j'adressai à partir de ce moment me furent retournées avec la mention : *Inconnu*. Dans la stupeur de ces faits inexplicables, affolé par cette espèce de suaire que la distance drape entre les choses et les êtres, je voulais sur-le-champ repartir pour Alexandrie (Il me restait encore près d'un mois à demeurer auprès des miens). Mais, par surcroît de malheur, le règlement d'importantes affaires de famille me retint deux mortelles semaines de plus, si bien que ce fut seulement à la rentrée des classes que je pus regagner mon poste et m'informer de mon amie.

J'appris alors que les Kadjian étaient ruinés, qu'ils avaient quitté la ville après avoir vendu leur maison, liquidé tout leur arriéré. On ignorait où ils étaient allés ! Cette catastrophe si inattendue, si rapide, me plongea dans un état voisin de la neurasthénie. Je fus obligé de me soigner sérieusement durant tout l'hiver de cette année-là, essayant de réagir contre le désespoir et de me persuader que je reverrais Fizah, que cette incomparable et unique amie n'était pas perdue pour toujours... Mais le temps s'écoulait sans apporter rien de nouveau à mes attentes.

Quatre années passèrent : certes, je n'avais pas oublié Fizah mais son souvenir sommeillait maintenant à l'arrière-plan de ma mémoire, car le tourbillon de la vie impérieuse éloigne un peu de nous,

jour par jour, heure par heure, les choses et les visages que nous avons laissés sur notre chemin.

III

Trois jours avant le 11 juin, c'est-à-dire le 9, mes dispositions étaient prises, et je m'enfermai dans ma cellule de métal. On l'avait apportée de chez le constructeur devant ma maison même. L'endroit était situé sur une éminence de rochers et de sable aux abords de la ville, et je pouvais contempler, à travers les massifs disques de verre enchâssés dans les parois de ma prison volontaire, le panorama d'Alexandrie se déroulant en contre-bas. Mosquées sans nombre, palais khédivial, touffes de palmiers, terrasses des habitations indigènes, puis, sur un côté, le canal Mahmoudieh scintillant au soleil et parsemé de dahabehs, pareils, avec leur grêle mâture, à des insectes aux antennes dressées... Le lac Mariout était caché derrière un repli de terrain. Mais au fond, par delà les champs de cotonniers, devant la mer dont l'indigo se mariait à celui du ciel et que piquaient des voiles claires, la plage de Ramleh — le magique San Stefano — groupait ses caravansérails à l'européenne, ses palaces-hôtels d'hiverneurs mondains, ses villas modernes, un cordon de bâtisses blanches, flambant dans la lumière, noyées d'une vibration chaude.

Plus près de moi le jardin public planté à grand-peine au moyen de terre végétale apportée là, dressait ses palmiers, ses buissons de cactus d'un gris bleu, ses eucalyptus et ses lauriers roses. Il était désert. Nul bruit n'arrivait à mon oreille. J'avais l'impression que tout ce paysage se mouvait dans un silence de mort. Mais l'épaisseur seule de mes murs étouffait pour moi les échos ordinaires de la vie. Peu d'agitation au surplus : la ville était plongée dans l'ensommeillement du milieu du jour, dans la torpeur des heures qui précèdent celles du magreb, où tout s'éveille. Rien n'aurait, au premier aspect, laissé supposer qu'une préoccupation inaccoutumée pesât sur la vieille cité égyptienne. Cependant si mes yeux se reportaient de nouveau vers l'horizon, ils y distinguaient, entre les demeures pressées, aux places restées libres, de bizarres boîtes analogues à celle que j'habitais présentement. Déjà une importante fraction de la population s'y était réfugiée.

Le soir tomba. Quand les muezzins eurent clamé du haut des minarets leur cantilène, je pus assister, par la vitre scellée dans mon toit, à l'assombrissement graduel du firmament.

Alors, à l'extrême bord de l'horizon, au-dessus de la Méditerranée, j'aperçus la visiteuse tant redoutée : la comète. Elle avait l'apparence d'une faux couleur jaune paille, couchée la pointe en bas, plongeant dans les flots. Sa queue gigantesque couvrait derrière elle toute une portion du ciel. Visiblement dense et lourde — ce qui confirmait l'hypothèse du savant allemand et la mienne — elle masquait les étoiles.

Elle disparut vers neuf heures du soir, par suite de la rotation de la Terre et je dormis pendant le reste de la nuit.

Je passai dans une inaction de plus en plus énervante les deux autres journées qui me séparaient du 11. Mes appareils, soigneusement réglés, fonctionnaient à merveille, m'alimentaient d'oxygène et absorbaient les résidus de ma respiration.

On trouvera peut-être étrange que je me fusse ainsi enfermé d'avance, et que j'eusse obligé les instruments à un travail prématuré. Je répondrai qu'à mes yeux il n'est point de petites précautions : les comètes sont des astres assez capricieux pour qu'on admette bien de leur part quelque inexactitude... Il en est de même des astronomes. Notre comète aurait pu couper l'orbite terrestre quelques heures avant le terme fixé, et je voulais être préparé à cette éventualité. Au surplus, mes appareils étaient faits pour fonctionner des mois sans inconvénients, c'est-à-dire beaucoup plus longtemps qu'il serait nécessaire, et j'avais une belle marge à ma disposition.

J'avais pris avec moi, dans la boîte de métal, mes objets les plus précieux : papiers, bijoux, argent. Une valise les abritait. Avec une chaise pour m'asseoir et une sorte de placard où se trouvaient les provisions de bouche et des vêtements de rechange, voilà à peu près tout ce que contenait la cellule, outre mon individu. C'est assez expliquer que je n'y étais guère à l'aise : en étendant les bras, je touchais chaque muraille de part et d'autre, et entre ma tête et la paroi supérieure, il y avait à peine l'espace d'un pied.

Durant le jour, je souffris beaucoup de la chaleur, n'ayant point eu la sagesse de faire installer mon abri à l'ombre. Le soleil tapait durement sur les murailles métalliques, entre lesquelles j'étais réduit à l'état de rôti. A tel point que le 10, vers midi, n'y

tenant plus, je m'assurai par les allées et venues de quelques personnes au loin, qu'il n'y avait rien de changé pour les vivants, et je sortis. Cette occasion me donna lieu de vérifier combien absolue était l'étanchéité de la cellule. La porte, faite du même métal que l'ensemble, était garnie de bourrelets de cuir et de caoutchouc qui pénétraient à frottement dur entre le battant et le chambranle. J'eus beaucoup de mal à la rouvrir et dus m'y reprendre à plusieurs fois, bien qu'elle roulât sur des billes et que je l'eusse fermée avec aisance. Sur le moment, je ne m'attachai pas à ce détail qui me parut simplement une preuve de l'hermétisme de mon compartiment.

Je me mis donc à l'ombre chez moi, dans la maison fraîche, riant un peu de l'exagération qui m'avait fait occuper mon abri si tôt d'avance. Mais vers le soir, comme le soleil s'inclinait lentement derrière les collines de l'horizon, je fus repris machinalement de mon besoin de sécurité, et réintérai ma boîte.

C'était un soir pareil aux autres, et cependant il était étrange de songer que peut-être celui-là était le dernier que veraient les humains... A l'heure accoutumée, la comète allongea silencieusement entre la mer et le ciel son yatagan de lumière. Et, frissonnant un peu, partagé entre l'inquiétude et l'assurance, j'attendis l'arrivée de ce 11 juin qui marquerait la mort ou la survivance du monde.

Ah ! j'étais bien certain qu'à cette heure les plaisants n'avaient plus envie de rire, et que d'un bout de l'univers à l'autre, les railleurs d'hier s'entassaient avec le commun des mortels dans leurs taupinières improvisées.

\* \* \*

La nuit s'écoula lentement.

Au dire des astronomes, l'orbite de la Terre et celle de la comète devaient se couper à 4 heures 20 minutes du matin.

L'aurore commença bientôt de semer ses lueurs confuses. L'instant décisif approchait... Je n'avais pas dormi : une extraordinaire tension de mon système nerveux me tenait en éveil. Je surveillais avec une attention fébrile les instruments de précision dont la chambre était garnie : chronomètre, appareil à oxygène, thermomètre baromètre et bien d'autres.

4 h. — Les teintes vermeilles du matin couvrirent l'orient de leur éventail somptueux. Je regardais le lever du soleil, m'efforçant d'y trouver certaines des caractéristiques annoncées, mais je ne découvrais rien d'anormal. Ces rayons qui baignaient ma face à travers le verre épais représentaient l'habituelle splendeur des levers de soleil égyptiens.

Cependant, quelques instants plus tard, la clarté de l'astre radieux me sembla subir une bizarre modification. De rosée, elle devint rougeâtre, ensuite franchement rouge... Sans doute l'interposition de la masse cométaire commençait-elle. Ma montre à la main, de grosses gouttes de sueur aux tempes, je guettais l'envol des minutes... Mon cœur battait une charge convulsive... Le moment n'était pas encore venu et déjà me tenaillait la conviction absolue que c'étaient bien les gaz délétères qui produisaient cet effet de rouge, cette lumière inconnue. Calfeutré dans mon tombeau hermétique, je n'entendais rien, mais j'assistais des yeux à la rapide genèse du phénomène, à cette formidable expérience de chimie qui se déroulait sur le laboratoire du monde. Tout devenait rouge, non seulement le ciel, mais aussi la terre. La teinte naturelle des objets se neutralisait : ils empruntaient un reflet de pourpre, d'abord indécis, puis foncé. Les habitations, le sol, les végétaux ordinairement poussiéreux, rougissaient. Nul mouvement au loin. Un calme inaccoutumé, pas une ombre remuante... Si : un chat, blanc naguère rouge à présent, a traversé le chemin proche en jetant un regard effrayé autour de lui. Il respire, donc pas encore d'asphyxie.

4 h. 20. — Je distingue les maisons de sûreté disséminées un peu partout dans Alexandrie. Elles sont, sous cette aurore sanglante de la comète, pareilles aux carapaces de ces scarabées des tropiques dont le dos semble un somptueux rubis.

Immobilité, silence...  
4 h. 22. — Maintenant la coloration rouge est si intense, si profonde, si outrée, qu'on dirait une nappe de feu fantastique un éclairage artificiel de féerie. Cela tremble et vibre : un vent singulier passe à travers ces rayons mystérieux.

4 h. 25. — Nous sommes en plein sous l'influence de la comète. La vibration pourpre a encore augmenté, s'il est possible, et — résultat étrange — on y voit presque mieux qu'avec le soleil. Les moindres détails, je les observe, là-bas les maisons, la campagne, les cailloux. A l'intérieur de ma cellule, tous est imprégné de la clarté de rêve, de l'effrayante projection de feu de Bengale qui flamboie, me

pénètre les prunelles, et m'oblige à me garantir la figure des deux mains.

4 h. 26. — Un craquement sinistre a couru le long de mes murs. J'ai senti jouer le métal. Mais ai-je le temps d'avoir peur ? Une chose inouïe me fige le visage à la

vitre, et un cri d'horreur s'étrangle dans ma gorge : à peu de distance, une maison s'est effondrée soudain, puis une autre, et partout où se dirigent mes regards, j'aperçois des édifices qui s'aplatissent, comme terrassés d'en haut par une poigne vertigineuse. Les arbres se recroquevillent en tas informes de feuilles et de bois, tout ce qui s'élevait à la surface du sol subit le même sort. Les chambres de sûreté ont paru vouloir résister davantage, mais bientôt je les vois se disloquer à leur tour et laisser échapper leur contenu de foule affolée — du moins ceux qu'a épargnés la brusque rupture des plafonds.

Or, je le déclare ici, j'avais prévu ce dénouement.

Pourquoi la construction de cette cellule avec un métal d'une résistance hors ligne ? Pourquoi ces murs d'une épaisseur inusitée ? Parce que je redoutais ce qui s'est produit, parce que, de mes études sur la comète, j'avais dégagé la conclusion que, si cet astre pouvait être redoutable par la toxicité de ses gaz, il le serait bien davantage par autre chose : la pression.

En effet, la pression formidable de la masse gazeuse, condensée à un degré sans exemple et incorporée à notre atmosphère, a déjoué les précautions des hommes et fait éclater comme de simples bulles de savon leurs abris spéciaux établis contre l'asphyxie, non contre la pression.

Quant à moi, j'ai victorieusement essuyé le premier choc. Toute la membrure a frémi, mais l'ajustage des cloisons ne semble pas avoir souffert. C'est l'essentiel. Que vont-ils devenir ceux qui se trouvent maintenant livrés sans défense à la comète ? Pour l'instant, la différence de pression, cependant énorme, n'a pas l'air de les incommoder. Je ne puis y croire : ils courent à droite et à gauche, les bras levés, avec une expression affreuse de stupeur sur le visage. Mais, logiquement, ils devraient être tombés tous ensemble, dès l'anéantissement de leurs casemates... A quoi attribuer ce phénomène, à savoir qu'ils se maintiennent debout au

(Voir la suite à la page 19).

**Le SIROP PHÉNIQUÉ de VIAL**  
combat les microbes ou germes de maladies de poitrine, réussit merveilleusement dans les *Toux, Rhumes, Catarrhes, Bronchites, Grippe, Enrouements, Influenza.*  
Dans toutes les Pharmacies.

**DYSENTERIE — CHOLÉRIQUE**  
Guérison immédiate par les  
**GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON**  
DANS TOUTES LES PHARMACIES  
Vente en gros : 8, rue Vivienne, PARIS

**CRYSTOL-TOILETTE**  
**ANTISEPTIQUE**  
Recommandé spécialement aux Dames pour  
BAINS, LOTIONS, ABLUTIONS  
Phar<sup>ie</sup> TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris et toutes les pharmacies.

**CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT**  
**LE MORRHUOL** supprime le goût répugnant de l'huile de foie de morue.  
**LE MORRHUOL** est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.  
**LE MORRHUOL** est populaire pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.  
Dans toutes les Pharmacies  
Vente en Gros : 8, Rue Vivienne, PARIS

**Machine à écrire LAMBERT**  
Pas d'apprentissage, pas d'entretien, la plus simple, la moins cher.  
Demandez-nous la brochure descriptive illustrée par Willette, adressée gratis et francs.  
**Facilités de Paiement 175**  
Machine à écrire LAMBERT, 42r. Vivienne, Paris

**BON**  
pour la demande d'une  
**Ouverture de Crédit**  
pour l'achat d'un  
**GRAMOPHONE**  
Caruso le célèbre ténor italien, enregistre seulement pour le Gramophone, parce que c'est la seule machine parlante qui ne nazille pas, — ce qui explique pourquoi elle est adoptée de tous les vrais amateurs de belle musique.  
Découpez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et votre adresse pour recevoir gratuitement nos catalogues et renseignements en vue de l'ouverture d'un compte.  
Compagnie HERALD, 74, r. J.-J. Rousseau, Paris

**Rollington Cycles**  
  
**DE GRAND LUXE**  
Une bicyclette de luxe étant donné le soin apporté à sa fabrication représente toujours un prix élevé qui n'en permet pas l'acquisition à tout le monde.  
Les bicyclettes Rollington sont des routières élégantes et d'un fini irréprochable. La Compagnie Herald qui en a la concession pour l'Europe accorde des  
**Facilités de paiement**  
qui les mettent à la portée de tous. Envoyez votre nom et votre adresse pour recevoir les catalogues et conditions d'achat.  
**COMPAGNIE HERALD**  
74 et 76 rue Jean-Jacques Rousseau, PARIS.



# LE PRIEUR

Par Louis CHAMPEAUX



**A**u bout de la rue étroite, une fusillade crépite et perce de ses brefs éclairs le brouillard bleuâtre de la poudre. Les balles ricochent sur le pavé, égratignent les façades irrégulières, trouent les volets, déchiquettent les linges pendus aux fenêtres.

Toutes les maisons semblent désertes. Une construction isolée, cependant, s'empanache de fumée et retentit par instants de coups de feu. Une poignée d'hommes — des officiers, des gardes du palais, quelques bourgeois royalistes — s'est retranchée là et tient encore tête aux insurgés. Une lueur d'incendie empourpre violemment un coin du ciel bas. Les révolutionnaires sont maîtres de Lisbonne.

L'escarmouche se prolonge, car les partisans enfermés dans le réduit vendent chèrement leur peau. Une compagnie de ligne, une des premières révoltées, occupe l'extrémité de la rue et tiraille éperdument, heureuse de gaspiller ses munitions pour la cause triomphante. Les soldats, à plat ventre, font feu sans discontinuer, criblent les murs de balles et plaisantent. Après tant de colères réprimées, de rages sourdes, ce combat bruyant et sans grands risques les enivre. Plusieurs camarades à poigne commandent vaguement, mais chacun se sent son propre maître. Haletants de fièvre belliqueuse, ils ne reconnaissent pas, dans cet étroit boyau de pierre rempli de plomb et de fumée, la calme rue lisboïenne où l'on entendait à peine, la veille, le pas nonchalant de quelque patrouille ou le trottement d'une ménagère en robe voyante.

Les habitants ont mystérieusement disparu. La plupart des hommes, mêlés aux troupes, doivent brailler dans les quartiers conquis et aider au pillage des maisons riches. Les commerçants, les femmes et les enfants se terrent sans doute dans leurs caves ou derrière leurs portes barricadées et attendent avec angoisse la fin du combat.

Comme des crosses brutales, à l'entrée du couvent, démolissaient les vantaux de chêne, la douzaine de moines enfermés rua São-Pedro s'est éparpillée en hâte dans les masures voisines. Ce sont de bons gros moines portugais, et ils craignent la fureur populaire qui s'acharne sur leur demeure cossue, désignée aux vindictes par ses baies majestueuses et ses grilles surmontées de croix.

Dom Benedicto, prieur de la confrérie, d'instinct, a entraîné dans sa fuite éperdue Antonio, le novice. Repoussés par les façades hermétiquement closes, un soupire béant les a reçus. Tous deux se sont glissés dans le réduit sauveur, sorte de petite cave n'ayant qu'une seule porte qu'ils ont obstruée de leur mieux.

Les moines, après un regard de tendresse reconnais-

sante pour les maçonneries épaisses, pour une voûte qui semble à l'épreuve de la bombe, se sont laissés tomber sur le sol et soufflent, sentant décroître leur émotion panique.

Le *padre* est large et gras; le novice est petit et maigre. L'un est encore congestionné de sa course; l'autre demeure pâle de frayeur. Des deux robes noires, toutes déchirées et salies, la première se tend sur un ventre respectable, l'autre se drape autour de hanches maigres.

Le prieur a vite repris la mine sereine qui convient à un religieux de son importance; il constate mentalement l'absence de provisions de bouche, forme des vœux pour la sauvegarde de ses chers fils dispersés et déplore l'abomination de l'époque. Antonio, qui s'est tordu le pied en sautant, voit sa cheville enfler à vue d'œil et geint sourdement, comme un petit garçon.

Depuis deux ans, le jeune homme, destiné aux ordres par une tante fanatique, ne cause à son supérieur que des satisfactions mitigées. Sans doute, Antonio vénère

dans les demeures muettes, se rapprochent.

Le novice distingue au loin la façade du couvent déserté, avec ses volets arrachés pendant aux fenêtres. Il a un regard anxieux pour une maison proche, la maison de Luiza, sa petite amie. Pourvu que la chère enfant, dans la tourmente de la guerre civile, soit demeurée saine et sauve. Antonio murmure une prière pour cela, rien que pour cela — la centième depuis le matin.

Cependant, voici que des clameurs s'élèvent de la petite maison. Bonté divine! que se perpète-t-il derrière cette muraille? Antonio a un geste pour s'élançer, mais sa blessure lui arrache une plainte. Il s'exclame sourdement :

— Oh! père... père!...

— Qu'y a-t-il, mon cher fils? s'inquiète dom Benedicto.

Mais le novice ne répond pas. Un groupe vient de jaillir hors de la porte béante de la maison de Luiza: trois ou quatre femmes, un homme qui lutte avec les pillards puis s'effondre sur le sol, assommé d'un coup de crosse.

Des insurgés ressortent, emportant dans leurs bras des choses indistinctes, tandis que les femmes éperdues fuient tout droit devant elles, dans la rue déserte. Les balles recommencent à siffler. A la bonne heure! voici des buts animés et plus intéressants qu'une baraque casematée. La fusillade s'anime, acharnée, joyeuse. Une des femmes s'abat.

Antonio, grelottant d'horreur, a reconnu Luiza. A son râle, le prieur a bondi près de lui, et maintenant le jeune homme se débat sous la poigne vigoureuse qui l'empêche de quitter l'abri de la voûte.

— Mais, mon père, c'est elle... Ne voyez-vous pas?... C'est elle, je vous dis...

La forme étendue sur le pavé s'agite puis se met à ramper. Elle n'est donc que blessée. Hélas, les balles pleuvent autour d'elle et vont bien vite l'achever. Une pitié, malgré tout, envahit le prieur.

Près de lui, la voix d'Antonio s'élève :

— Elle vit, mon père, elle vit... Il faudrait aller la chercher, la traîner ici... Elle serait sauvée... Et moi, je ne peux pas... Dieu tout-puissant, je ne peux pas... Oh! mon père...

La figure ravagée du novice se tourne vers dom Benedicto. Une prière ardente se lit dans ses yeux éperdus. Le prieur feint de ne pas comprendre. Il voit devant lui l'orage de plomb s'acharner, étoiler la pierre, et il tremble.

La jeune fille, à vingt mètres d'eux, n'entend pas l'appel rauque d'Antonio. Les autres femmes ont disparu. Elle s'en va à quatre pattes, comme une bête, fuyant la mort qui l'environne et la poursuit. Ses cheveux bruns défaits pendent sur ses épaules. Une désespérance tord ses traits puérils.

— Mon père, dites, mon père... supplie Antonio, que sa jambe enflée immobilise.

Le prieur retrouve enfin sa voix :

— Malheureux, mais il faudrait se faire tuer...

— Eh bien? fait simplement le novice.

Et cette parole, superbe d'inconscience et de cruauté, secoue tout entier dom Benedicto. « Eh bien? » Mais cet enfant ne suppose pas que tu puisses hésiter, ô prieur, sage et vénéré prieur. Il croit en toi comme en un dieu. Tu restes l'homme des sublimes enseignements. Tu es la lumière et l'exemple...

Le pauvre gros bonhomme comprend subitement l'étendue de son prestige. Il en demeure éperdu. L'amoureux pantelant ne doute pas de l'héroïsme de son maître... Allons, dom Benedicto, sois digne de cette confiance...

Le prieur pense avec un soupir :

« Dire que c'est celle-là qu'il faut que je sauve, justement celle-là! »

Puis, fermant les yeux, il s'élançait hors de la maçonnerie protectrice.

Quelques secondes à peine se sont écoulées depuis la chute de Luiza. La jeune fille, à demi-morte, voit tout à coup surgir devant elle un homme sombre au froc haillonneux, à la bonne face toute blémie. Il bondit sur elle, l'empoigne et la tire. La fumée obscurcit l'air cinglé par les balles. Le combat continue, invisible, tenace.

Le prieur entraîne la femme trébuchante et blessée vers le refuge, gueule noire ouverte dans l'ombre. Il la pousse violemment :

— Entrez là, vite!...

Antonio, tremblant de joie, hale Luiza dans le soupire. Mais pendant qu'elle se penche et s'engloutit sous la voûte surbaissée, le *padre* sent un grand choc et tombe en arrière, battant l'air de ses bras.

Et lorsque le novice, secoué par une peur nouvelle, retourne la tête vers la rue, vers la mort, il voit à un mètre de lui deux pieds noirs, les deux pieds de dom Benedicto, le prieur, qui gît sur le dos, sa grosse figure apaisée tourner vers le ciel, tué raide sans trop savoir comment, après s'être sacrifié sans trop savoir pourquoi.

LOUIS CHAMPEAUX.



# Les Champignons

Par Pierre VILLETARD

— Un bridge, messieurs? proposa le conseiller Gardelle avec un sourire. Mais, si vous le voulez bien, nous ne médions pas de cet affreux temps. Moi, j'adore les bois humides et le parfum qu'exhalent les fougères mouillées. La pluie, mieux que le beau temps, évoque des souvenirs. Aujourd'hui, tenez, il me semble que je suis encore substitut et tout au début d'une heureuse carrière. J'avais vingt-cinq ans, il pleuvait souvent et j'étais exilé dans un trou de province, une de ces mornes petites cités qui se réclament d'un passé glorieux, pour excuser, sans doute, un présent maussade. Entre les « raouts » de M<sup>me</sup> de S... (l'expression était de mise à cette époque) et les froides réceptions de la sous-préfète, il n'y avait place que pour la lecture, le tric-trac et les beuveries philosophiques du café Magloire. Beaucoup de potins, à peine d'aventures... Ah! si, pardon, j'oubliais la mienne.

Gardelle toussota, vissa gravement son monocle, puis débuta :

« Dans notre petite ville, je vous l'ai dit, les distractions étaient peu nombreuses. La meilleure consistait à rendre visite au châtelain d'Envierge. C'était un rustre mal dégrossi qu'un héritage avait mis au rang des propriétaires. Les bonnes gens de M... se souvenaient d'un petit homme trapu et bilieux qui, vingt ans de suite, avait servi comme garde-chasse le baron d'Envierge. Il atteignait la cinquantaine quand, brusquement, un oncle de Montevideo lui laissa, en trépassant, un million tout net. Le baron étant mort et ses enfants ayant mis le castel en vente, Gaspard Turquet, l'ex-garde-chasse, s'en rendit acquéreur pour cent billets de mille et connut la volupté secrète de s'asseoir triomphalement à la place du maître. Cela fait, le drôle s'avisait de prendre femme. Sa fortune lui valut d'être agréé par le fermier de Ronceray qui lui donna sa fille aînée, la jolie Annette, une créature de vingt ans, dorée et rose comme un grain de chasselas. Mais, comme la petite redoutait l'emui, elle obtint sans peine d'installer au château, en qualité de cuisinière, sa sœur cadette, Rosalie, une gamine de seize ans, active et fûtée. Celle-ci s'acquitta de sa besogne à la satisfaction du maître, ce qui n'était pas une mince affaire car Turquet était gourmand et raffolait des sauces compliquées. Vous voyez d'ici l'amusant tableau Deux sœurs, l'une la maîtresse, l'autre la bonne, échangeant des baisers et des confidences. Mais, dès que la sonnette grésille, la petite, en tablier, court ouvrir la porte, tandis que « madame », dans le salon, prend une pose élégante et abandonnée.

« Ma position m'avait valu l'amitié du châtelain d'Envierge, Gaspard Turquet. Si les ménages, par principe, déclinaient les invitations de l'ex-garde-chasse, les célibataires, en revanche, les acceptaient toutes. J'étais de ceux-là. Outre ma qualité de magistrat, un détail m'avait acquis la sympathie de Gaspard. J'avais un goût spécial pour les champignons et le châtelain était un fin connaisseur...

« Entendons-nous bien. Par « connaisseur », je ne veux pas dire que l'ami Gaspard était un savant, un mycologue, pour employer le terme précis. Il raillait, au contraire, ceux qui chaussent des lunettes et s'absorbent consciencieusement dans les analyses. Mais il avait derrière lui trente années de pratique. Ce n'était pas lui qui eût confondu l'innocente patrelle avec l'amanite. Après une journée de pluie, quand le soleil escaladait de ses rayons les nuées en dérouté. Gaspard partait en guerre, le panier au poing et il fallait voir avec quelle adresse, quel flair de chasseur, il découvrait dans la mousse et l'humus les petits parasols... Il connaissait les chanterelles blondes qu'on nomme aussi « girolles » et dont le bonnet ourlé semble une coquetterie, il savait dénicher les golmottes qui ont des gouttes de sang sur leurs feuilles; il voyait de loin les boules de neige qui mettent leurs taches éclatantes dans le vert des prés; il cueillait avec dévotion les hautes lépiotes qui ont l'air de jouets chinois et personne n'eût osé lui adresser la parole quand il brisait la chair d'un cèpe pour en reconnaître la couleur. Souvent, Gaspard m'invitait à l'accompagner et la gracieuse Annette se joignait à nous. La vérité m'oblige à dire que je m'intéressais moins aux champignons qu'à la jeune femme. Elle maniait son ombrelle à pomme de jade avec une gaucherie puérile qui me ravissait. Au fond, messieurs, j'ai toujours eu une prédilection secrète pour les campagnardes. Je les préfère aux petits



— Souvent Gaspard m'invitait à l'accompagner et la gracieuse Annette se joignait à nous...

êtres nerveux, compliqués, dont l'âme est un problème qu'il faut débrouiller. Annette était une créature simple. Jetée dans les bras de Gaspard par l'avidité d'une famille qui voulait s'assurer une montagne d'écus, la pauvrete découvrait un peu tard, il est vrai, que le garde-chasse n'était pas le mari rêvé. Peut-être eût-elle pu se résigner si, poussé par quelque démon, je ne me fusse avisé de lui faire une déclaration... Nous étions seuls dans un petit chemin bordé de chèvrefeuilles, Gaspard s'étant éloigné quelques instants pour aller déraciner dans le buisson des touffes de clavaires. A ma phrase victorieuse, Annette répondit par un long regard chargé de tendresse. Alors, oubliant toute prudence, j'enlaçai la taille ronde de la jeune femme et lui appliquai sur la nuque un baiser furtif. Elle devint très rouge, poussa un petit cri. A ce moment, une main vigoureuse écarta les feuilles et nous vîmes surgir, à quatre pas de nous, l'ex-garde-chasse.

« — Je ne vous dérange pas, au moins? interrogea-t-il avec un rire faux.

« Mais, comme il n'ajoutait rien, que ses yeux de fauve gardaient leur flamme joviale, un peu mystérieuse, nous pensâmes, Annette et moi, qu'il n'avait rien vu. Un clocher tintait l'angélus du soir. Nous reprîmes silencieusement le chemin de la maison, mais, arrivés devant un petit pré, Gaspard s'arrêta :

« — Attendez-moi, mes amis... Le temps de faire une dernière cueillette.

« Nous nous assîmes au bord du talus. Dissimulés derrière un bouquet de sureaux, nous regardions, Annette et moi, le dos penché de Gaspard qui tanguait lourdement à travers les feuilles. En revenant vers nous, cinq minutes plus tard, il tapota le couvercle du panier :

« — Ce sont les meilleurs, proclama-t-il.

« Le soir, je dinai au château. La petite bonne avait reçu l'ordre d'apprêter les champignons. Elle n'y manqua pas et, mis en gaité par une bouteille de vieux Pommard, ce fut avec un vrai plaisir de gourmet que nous accueillîmes le légumier d'où s'évadait un exquis parfum.

« — Sacrés veinards, dit brusquement l'ex-garde-chasse, vous allez vous régaler, vous, au moins. Moi, j'ai ma crampe d'estomac... Impossible d'avaler la moindre bouchée.

« Gaspard, de fait, se frappait du poing la base du

sternum et les grimaces qu'il faisait attestaient suffisamment ses souffrances. Mais les amoureux, d'ordinaire, ne prêtent guère attention aux douleurs des autres. Consciencieusement la jeune femme et moi nous vidâmes le légumier avec l'animale férocité de nos appétits.

« — Tant pis pour Rosalie, dit Annette, gaîment, en agitant la petite sonnette, qui appelait le dessert.

« Il pouvait être onze heures, et je m'apprêtais à prendre congé quand, brusquement, Gaspard se leva et tira sa montre :

« — La digestion est faite... Très bien, dit-il, d'une voix rauque, étrange, que je ne lui connaissais pas. Mon cher substitut, ma chère femme, je vous prévient que vous n'échapperez pas au châtimement qu'il a plu à mon honneur insulté de vous infliger. Parmi les champignons que vous avez mangés ce soir, il y avait des « amanites mappa », les plus dangereux de tous, ceux qui ne pardonnent pas, d'autant moins que leur effet, d'ordinaire, se fait sentir de douze à quinze heures après l'ingestion... quand les toxines sont passées dans le sang, qu'aucun médicament n'a le pouvoir de les éliminer... Je vous engage, monsieur, à bien employer les courts moments qu'il vous reste à vivre... Quant à ma femme, elle mourra ici. C'est mon droit et mon devoir de lui donner un dernier abri.

« Je poussai un cri terrible et me précipitai, le poing levé sur l'ex-garde-chasse. Mais j'avais compté sans la force herculéenne de Gaspard Turquet. D'un tour de main, il m'empoigna, me jeta dehors. Je titubai. Malgré le froid de la nuit une sueur affreuse m'inondait les tempes. Était-ce donc déjà l'effet du redoutable poison que charriaient mes veines? Je cherchai à tâtons la blancheur de la route A présent, je n'avais plus qu'une pensée : rentrer à temps,

dénoncer au procureur l'ignoble assassin...

« Tout à coup, derrière moi, j'entends des pas pressés, une voix haletante :

« — M'sieu!... M'sieu!...

« — Qu'y a-t-il?

« C'est Rosalie, la petite sœur d'Annette. Elle accourt vers moi, une main sur le cœur

« — M'sieu... Je venais dire à m'sieu qu'il ne se tourment pas. Bien sûr qu'il y avait dans le panier de mauvais champignons... Mais je les connais, m'sieu, et je les ai jetés. Monsieur et Madame n'ont mangé que les bons.

« La brave fillette! J'ai failli lui sauter au cou à ce moment-là. Pourtant, j'ai passé une nuit détestable. Pensez donc, si elle en avait oublié un seul, même un petit dans la quantité!... Je ne fus tout à fait rassuré que vingt-quatre heures plus tard, quand je m'aperçus que ma santé, en somme, restait excellente.

Quelqu'un interrogea :

— Mais comment tout cela a-t-il fini?

Gardelle poursuivit :

— Le mieux du monde... J'eusse pu faire intervenir la justice, mais c'était nous mettre, Annette et moi, dans une sottise posture. J'ai préféré laisser agir le hasard, qui remet souvent chaque chose à sa place. Et puis, il y a toujours dans la vie, une certaine joie à se laisser emporter par la fatalité, à attendre patiemment qu'elle décide pour nous.

Gaspard, devant le résultat de son crime, éprouva moins de colère que de surprise. C'est qu'il apprenait du même coup que les mycologues étaient des farceurs et que l'« amanite mappa », malgré sa réputation, était un champignon inoffensif, voire même délicieux. Afin de le prouver davantage et d'asséner, en bonne connaissance de cause, un coup de massue aux savants ignares, il en récolta un second plat quinze jours plus tard, pria la petite de l'apprêter et s'en régala seul, cette fois, car Annette avait juré que, de toute sa vie, elle ne toucherait plus à l'amour et aux cryptogames. Le résultat ne se fit pas attendre. Vingt heures plus tard, Gaspard Turquet expirait selon la formule « dans d'atroces souffrances ». J'avoue que la gamine s'est montrée un peu rosse en la circonstance... Mais, au fait, pourquoi auriez-vous voulu qu'elle empêchât ce vieux coquin de s'empoisonner? »

lieu d'être laminés comme leurs maisons? L'organisme humain se serait-il accommodé en un clin d'œil à ce nouvel état? Démence pure... Que croire?

En tous cas, ce que je vois, moi, simple témoin sourd, mais non aveugle, c'est une population hagarde, en proie au plus terrible réveil, après l'espoir berceur du salut et qui entrecroise ses ombres parmi l'inférieure clarté d'incendie.

Je songe : — A présent, l'asphyxie, probablement.

Néanmoins cette asphyxie tarde, et c'est seulement la terreur qui paraît agiter les silhouettes désemparées de la foule. De mon observatoire, seul, égoïstement seul, — oui, égoïstement, je le concède, — je regarde, les yeux remplis de l'affreux tableau.

Soudain débouche un groupe de fuyards sur le plateau où se dresse ma cellule. Ils ont grimpé le raidillon qui mène à cette hauteur, poussés par on ne sait quel instinct d'échapper au danger en montant. Je distingue de près leurs traits crispés de peur. Ils jettent un regard à ma retraite intacte. Vont-ils se diriger vers elle? Non, ils passent et s'enfoncent dans le champ de décombres feuillus que forme désormais le square. Je me retourne pour les suivre et les considère à travers le panneau opposé de la chambre. Dans ce mouvement, je découvre un spectacle auquel j'aurais certainement dû m'attendre et qui me bouleverse : ma maison, mon pauvre logis, aplati lui aussi, télescopé par l'ouragan de la surpression atmosphérique... Un tas de pierres!

Et toujours cette lumière rouge qui confine à l'hallucination : comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans une telle masse, indéniablement composée de gaz irrespirables?

L'asphyxie ne sera qu'une question de minutes...

Talonné moi-même par l'angoisse de périr étouffé, je surveille le fonctionnement de mes appareils, j'étudie la solidité de mes cloisons; heureusement, elles restent robustes, j'ai bien calculé leur résistance.

Encore de nouvelles ombres qui s'approchent. Des hommes, des femmes serrant leurs petits contre leur sein : un incessant défilé vers un point que j'ignore situé très loin, sans doute, des cavernes taillées dans des rochers, là-bas, en pleine campagne... Mais je surprends sur ces visages des symptômes non équivoques de souffrance. Puis des mains convulsives portées aux poitrines, et le sinistre cortège s'arrête, piétine, lentement gagné par l'empoisonnement de l'air.

Il y en a qui se mettent à tanguer comme des gens ivres, d'autres qui se couchent à terre, un bras sur les lèvres, dans la position de Pléine, le naturaliste, quand il fut étouffé par le volcan. Les vieillards restent en arrière, abandonnés des plus rapides. Il y a de tout dans cette horde, des fellahs à tarbouch rouge et à robe bleue, des hommes vêtus en fonctionnaires, avec la stambouline et le fez, des femmes de toute condition, voilées ou non, des guenilles arabes et des robes européennes, des turbans, des chapeaux. Les gestes se tordent. Et je devine quelles terribles clameurs doivent

s'échapper de ces gorges dilatées par le manque d'oxygène et où s'engouffre l'air vicié, assassin. Je crois entendre les suppliques, les encouragements, les : *Doghri, doghri!* (Tout droit!) Les exclamations désespérées : *Al chams!* (Le soleil!) les résignations sombres au fatalisme oriental : *Del ouakti!* (C'est maintenant!) Je vois des bouches s'agrandir, pareilles à celles des poissons qu'on a tirés de l'eau et qui sont en train de mourir sur le sable...

IV

Brusquement, j'eus un recul : à la porte de ma cage, percée d'un hublot comme les autres côtés, une de ces faces agonisantes venait d'apparaître, et je reconnus... avec un choc au cœur, je te reconnus, ô visage merveilleux et inoubliable de Fizah!... Ce fut un éclair, une révélation, pas une lueur de doute en moi. Je savais que c'était elle, malgré l'apparente impossibilité. Elle à Alexandrie! Elle ici!... Et je l'ignorais, et j'avais vécu près d'elle sans me sentir invinciblement attiré vers sa beauté! La voici qui se souvenait de moi... Oui, je rétablissais tout : elle habitait de nouveau notre ville, le désastre l'avait surprise et elle s'était rappelé le chemin de ma demeure. Elle le connaissait bien, ce logis; souvent, autrefois, nous nous étions rencontrés dans le jardin d'en face, sous les palmiers et les lauriers en fleurs...

O mon roman d'il y a quatre ans! Comme les souvenirs m'étreignent en foule, comme je suis tremblant, éperdu, souffrant mille morts! Je me raidis, j'assemble le troupeau dispersé de mes idées, il faut la sauver!

La cellule était étroite. Tout avait été réglé, on se le rappelle, pour qu'elle n'abritât que moi et moi seul. Les appareils à oxygène n'étaient capables de suffire qu'à la respiration d'une seule personne. Mais n'importe, ne fallait-il pas la sauver?... Peut-être pourrions-nous vivre tout de même, traverser la crise en nous serrant, en économisant notre souffle.

Entr'ouvrir la porte juste assez pour lui livrer passage : elle entrerait, elle serait près de moi, en sûreté. Tel fut le plan qu'instamment j'élaborai.

De l'autre côté de la vitre, Fizah m'apparaissait en une attitude de supplication et de détresse, me criait évidemment des mots dont le son ne frappait pas mon oreille. Elle avait dû courir d'abord à ma maison, puis, la voyant détruite, se détourner vers la chambre de métal où j'étais blotti.

Ce qui me frappait aussi chez elle, c'était son costume européen, une robe coupée par un tailleur de Londres ou de Paris, qui attestait qu'elle avait séjourné en Occident. La retrouver ainsi, elle si tendre, si prenante, moi, le confident ancien

de ses secrètes tristesses, cela me déchirait. Toute ma prudence, tout mon souci de déjouer la comète tombante devant ces mains jointes, cette tête charmante où les stigmates de la mort déjà s'imprimaient.

Allons!... Je tirai rapidement les deux lourds verrous qui condamnaient la porte. Celle-ci s'ouvrait en dehors. Je la poussai... je la poussai d'abord doucement, avec modération, pour ne pas l'ouvrir plus qu'il convenait. Puis, éprouvant une résistance je poussai plus fort. Enfin, j'employai toute ma vigueur à peser sur le panneau massif derrière lequel M<sup>me</sup> Kadjian, torturée par l'asphyxie, attendait.

La racine de mes cheveux se dressa, mon sang reflua des membres à mon cœur : *je ne pouvais plus ouvrir la porte!*

Violamment, avec un cri étouffé de rage, je me jetai sur l'obstacle, il ne broncha pas. Arc-bouté, j'utilisai mon dos comme bélier, comme levier : peine perdue. Je la heletais, je proférais à voix haute des sons inarticulés, j'appelai Fizah comme si elle avait pu m'entendre, je la conjurai de m'aider, de tirer à elle cette porte; il me semblait que c'était mon salut et non le sien qui fût en jeu.

Un instant, au milieu de cette crise de démence, je m'arrêtai, et, réunissant mes pensées éparées, j'essayai de réfléchir. Une seule explication était plausible : la pression de l'atmosphère cométaire m'empêchait d'ouvrir. C'était elle qui avait ainsi rivé la porte, et plus puissamment que n'importe quelle autre force! Les bandes de cuir et de caoutchouc destinées à assurer le parfait hermétisme de la chambre étaient « coincées » et résisteraient à tous les efforts.

Cette constatation me pénétra avec la netteté d'un poignard. Ah! mes précautions étaient bonnes!... Le mauvais air n'entrerait pas, il n'y avait pas de danger... Et j'étais condamné, moi, l'ingénieur et habile constructeur de cloisons étanches, à regarder mourir à quelques centimètres de moi la femme que j'avais aimée, que j'aimais par-dessus tout!

Je m'emparai d'un ciseau à froid dans la troussie qui devait me servir à la réparation de mes instruments de physique, en cas d'avarie. J'introduisis l'outil entre la porte et son cadre, à une place où me parut exister quelque solution de continuité. Je pesai : l'acier cassa net.

Je me rappelle avoir salué cette rupture — assez escomptée, du reste — d'un rire presque insensé, avoir empoigné ma chaise par un pied et, dans un accès de véritable démence, avoir frappé à coups redoublés la vitre qui me séparait de Fizah mourante. Mais là encore, la minutie de mes précautions se tournait contre moi : le verre massif défia mes coups et je ne réussis qu'à en écailler la surface. Après

quoi le siège laissa tomber à terre ses morceaux disloqués.

Cette lutte durait depuis d'interminables, de terrifiantes minutes. La clarté rouge du dehors persistait, accusant dans leurs moindres détails le paysage et les objets les plus lointains. Le spectacle auquel j'assistai à partir de cet instant ne peut être traduit en aucune langue : mon amie, qui avait espéré jusqu'au bout en mon intervention, s'abandonna désormais à l'asphyxie envahissante. Elle tomba sur les genoux puis s'affaissa; son visage se pencha vers le sol, sa chevelure, enveloppée d'une mantille noire, toucha le sable rugueux, et, après deux ou trois spasmes, M<sup>me</sup> Kadjian expira.

\*\*\*

Comment je vécus trois semaines dans ce cauchemar; comment, ensuite, l'atmosphère étant peu à peu redevenue respirable, j'arrivai à briser à coups de marteau patients une glace de ma geôle de métal et à m'en extraire, je ne le conterai pas en détail.

Je sus, au sortir de mon abri, qu'une infime partie de la population d'Alexandrie avait été épargnée; c'étaient ceux qui avaient eu l'idée de se cloîtrer dans des souterrains.

Des milliers de cadavres, des ruines immenses marquaient sur notre ville et dans le monde entier le passage de l'inexorable visiteuse. Pour moi, si mes cheveux ont blanchi et si j'ai vieilli au point que mes amis survivants d'Angleterre m'ont reconnu avec peine, on ne s'en étonnera plus. Je porte en moi, pour parler le langage de notre poète Wordsworth, « une blessure inguérissable par où s'égoutte le sang de mon cœur »...

Mais, malgré tout, la vie est là, et par-dessus notre obscure individualité, elle poursuit sa marche incessante. C'est à nous, humbles créatures, de l'aider à s'en aller vers le bien et le beau, par notre travail, notre abnégation, l'exercice de nos humbles facultés et du peu d'énergie dont la nature a pu nous doter. Chacun de nous n'est qu'un grain de sable, mais l'immense lit des mers n'est-il pas fait de ces grains accumulés? Ainsi sont les hommes; si petits qu'ils soient, la Terre a besoin d'eux pour accomplir ses destinées, pour devenir meilleure et pacifiée. Qu'elle ait confiance en eux, comme ils ont confiance en elle. Et, toujours, pensons, luttons, surtout aimons-nous sans relâche, en ouvriers joyeux d'une tâche constamment renouvelée. Mêlons-nous à la vie, soyons la vie elle-même et allons de l'avant... *Forwards!*...

Mais, certains soirs, quand ma songerie évoque soudain un visage de femme, toutes ces nobles et fortes pensées s'effiloquent en moi comme une branche au vent d'orage. Et c'est toujours elle que je revois, elle, avec son regard inoubliable et son sourire qui découvrait les grains réguliers des dents; et il me semble encore entendre sa voix orientale et grave qui m'appelle.

Fait à Londres, le 28 mai 1918.

WILLIAM MASTERS.

Pour copie conforme : MARCEL ROLAND.

Dans le prochain numéro, nous donnerons la fin de  
:: LA VILLA DES QUATRE PENDUS ::  
et nous commencerons notre roman de Victor Forbin,  
:: LA CARGAISON MAUDITE ::

LA PLUS ANCIENNE  
COMPAGNIE  
**d'ASSURANCES GÉNÉRALES**  
SUR LA VIE  
Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'État  
Fonds de Garantie : 930 Millions  
**Rentes Viagères**  
53 Millions servis annuellement.  
87, Rue de Richelieu, PARIS  
Tarifs et Renseignements gratuits sur demande.  
FONDÉE EN 1819

NOUVELLES MACHINES POUR LE **TRICOTAGE**  
**MONFORT, Const'**  
1, Avenue Victoria, 1, PARIS  
TARIF FRANCO

POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce, en toute réunion où l'on s'amuse riez et faire riez, envoyez votre adresse et 0.30 à la S<sup>me</sup> de la Gaîté F<sup>me</sup>, 65, r. Faub. St-Denis, Paris, vous recevrez son 6<sup>e</sup> ALBUM ILLUSTRÉ et son SUPPLÉMENT, 165 pages et 400 grav. comiq. Farces, Physique, Magie, Sorcellerie, Chansons, Monologues, Pièces à succès, Beauté, Hygiène, LIBRAIRIE SPÉCIALE et 4 Primes Extraordinaires.

AMIS RIRE demandez le gros Catalogue de 128 pages, de Farces, Attrapes — Physique, Magnétisme — Chansons — Librairie, Cartes Postales. — Joindre un timbre de 0.10 p<sup>r</sup> l'envoi. — E. HELBE, 103, Faub. St-Denis, Paris.

INFAILLIBLE ET **SERIEUX**  
Pour soumettre, même à distance une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre *Forces Inconnues*. GRATIS

VIN le meilleur et le plus renommé du Languedoc Echant. env. tit. La pièce de 220 litres. Logée ROUQUETTE, Prop<sup>r</sup> de l'ÉLEVAGE, à FONTS (Gard) 82

**OUTILS** POUR AMATEURS et INDUSTRIE MACHINES à découper, TOURS et ACCESSOIRES FOURNITURES générales pour découpage. — Catalogue n° 24 (plus de 1.000 fig.) contre 0.60. LE MELLE, 42, R. Lafayette, PARIS

SANTÉ BONHEUR RICHESSE  
Grâce à la Merveilleuse **"Gemme Astel"** Secret puissant des Anciens.  
Plus d'Ennuis ! Plus d'Infortunes ! Plus d'Inquiétudes !  
Celui qui arrive à posséder cette pierre vraiment radio-magnétique, réussit au-delà de tous ses désirs.  
Il est le seul à tenir la clef du Bonheur et de la Fortune  
Demandez aujourd'hui même à SIMÉON BIENNIER, 38, r. des Gras, Clermont-Ferrand (P.-a.-D.) la curieuse brochure gratuite contenant les preuves scientifiques de la valeur réelle de cette Gemme.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUS. PORTUG. rendus faciles à tout âge, toute intelligence. Étude attrayante. Maintenant, il est facile d'apprendre tout seul, en 4 mois, mieux qu'avec un professeur, à lire, écrire et parler une langue, grâce à la Nouvelle, et déjà célèbre, *Méthode parlante-progressive*, qui donne bien la Vraie prononciation, le pur accent du pays même. Heureuse innovation essentiellement pratique. Clefs pour se corriger soi-même; tout ce qu'il faut pour subir, avec succès, tout examen. On apprend tout de suite beaucoup de mots utiles, judicieusement choisis, et à force les phrases usuelles de la vie, etc. Les règles viennent plus tard, à mesure que l'on sait déjà parler, et cela d'une façon si simple, si naturelle, qu'on les retient sans peine. — Enfin, tout y est clair, bien expliqué; à tout âge, les progrès sont rapides, les résultats merveilleux. Aussi, engageons-nous vivement tous nos lecteurs à essayer au moins une langue, puisque c'est si facile. On reçoit, franco la preuve-essai d'une langue si l'on envoie 90 c., hors France 1 fr. 10. Mandat-poste, à l'auteur-éditeur Xav. de Bouge, Off. d'Académie, Maître populaire, 13, Rue Montolon, Paris.

RIDES CICATRICES, TACHES, Traces de VÉROLE  
Plus d'IMBERBES PLUS DE CHAUVES ! L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques même à 45 ans, il fait repousser cheveux, cils et sourcils. — Succès assuré. — 80.000 Attestations. Grand flac. 3 fr. Flac. à 1.75. Fl. essai 0.75, franco. timb. ou mandat. Léopold POUJADE, Chimiste, à FIGEAC (Lot).

150 FR. PAR MOIS. Travail facile chez soi, assuré toute l'année, par **CONTRAT** sans apprentissage sur nos **TRICOTEUSES** Brevetées. La pl. importante M<sup>me</sup> du genre. Traite directement avec ses clients. C<sup>o</sup> La Prévoyante, section A, 41, rue Lacharrière, Paris

L'AGRICULTURE NOUVELLE  
JOURNAL POPULAIRE  
PARAÎSSANT SUR 24 PAGES  
Agriculture - Viticulture - Horticulture  
Basse-Cour - Élevage - Apiculture  
Pisciculture - Sériciculture - Génie rural  
Chasse et Pêche - Alimentation  
Médecine Vétérinaire - Économie domestique  
Législation et Économie rurales - Marchés, etc.  
LE NUMÉRO : 10 CENTIMES  
Direction et Administration : 10, rue d'Enghien, Paris

**CYCLES AMÉRICAIN** Maison de Confiance  
13, Av. des Moutineux, PARIS-BILLANCOURT  
Catalogue franco. PRIX de GROS aux Intermédiaires

Le gérant, VERDIER.  
Paris. — Imprimerie VERDIER, 18, rue d'Enghien.

**POILS** herbe et duvets disgracieux du visage et du corps disparaissent radicalement et p<sup>r</sup> toujours, av. le **DEPILATOIRE VÉGÉTAL**, Flac. 3<sup>fr</sup> 50 (timb. ou mandat). Léopold POUJADE, Chimiste, FIGEAC (Lot).

# LA MEILLEURE BICYCLETTE DE ROUTE

Machine de premier ordre — Signée par les Grands Maîtres de la Fabrication des Cycles  
**LAMPLUGH, PERRY'S, DAUNAY-BOWDEN, MICHELIN, PEUGEOT**

**Prix net : 196 FRANCS**

Payables à raison de

**7 fr. PAR MOIS**

FOURNITURE IMMÉDIATE

RIEN A PAYER D'AVANCE

Emballage gratis

FACULTÉ DE RETOUR EN CAS DE NON-CONVENANCE

Indiquer si on désire un cadre grand, moyen ou petit.

**DESCRIPTION.** — Cadre et fourche en tubes d'acier étiré, sans soudure, renforcés à tous les raccords; tubes montants arrière conifés; raccords invisibles à l'avant. — Tous roulements en acier, rectifiés après la trempe. — Guidon à serrage par expandeur. — Pédalier à réglage indesserrable. — Manivelles chanfreinées en acier forgé. — Pédales à scies, grand Luxe. — Pignon en acier fraisé, à repos de chaîne, nickelé des deux côtés, vissé sur manivelles avec contre-écrou, 48 ou 52 dents. — Moyeux à bain d'huile, à cuvettes vissantes. — Jantes spéciales acier « Peugeot » email noir. — Rayons tangents, renforcés, qualité extra. — Ecrus de rayons nickelés. — Roue libre « Perry's » véritable à 2 rangées de billes. — Freins, licence Bowden, sur jante de roue avant et latéral sur la jante arrière. — Chaîne spéciale « Peugeot » qualité Luxe, nickel fin, au pas de 12-7. — Garde-boue érable poli et verni, avec filets. — Selle « Lamplugh » N° 210 à 4 fils nickelés. — Sacoche garnie : 2 clés, burette et nécessaire de réparations. — Grande Pompe de cadre en celluloid, fixée par attaches automatiques. — Email noir très soigné, nickel extra 1<sup>er</sup> titre sur cuivre. — Poids net environ 12 kilos.



Absolument garantie : solide, légère et élégante  
 Superbe Machine spécialement construite pour l'usage journalier et le grand tourisme

Tous les avantages !! Toutes les perfections !!

ROUE LIBRE "PERRY'S" VÉRITABLE à 2 rangées de billes.

DEUX FREINS "DAUNAY" { 1 sur jante avant, transmission par câble  
 licence BOWDEN { 1 sur jante arrière, serrage latéral.

SELLE LAMPLUGH de grand LUXE — PNEUMATIQUES "MICHELIN"

NOTA. — Nos machines sont livrées avec grand cadre pour entre-jambe de 82 à 96<sup>cm</sup>, cadre moyen pour entre-jambe de 77 à 90<sup>cm</sup> ou petit cadre pour entre-jambe de 72 à 85<sup>cm</sup>. — Sauf avis contraire, nous les livrons avec cadre moyen, guidon relevé et multiplication 5<sup>m</sup>50 qui sont usuellement adoptés.

LA MEME BICYCLETTE, modèle pour dame, 14 francs en plus.

## N° 24. — BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à la Maison GIRARD et BOITTE, à Paris, la Bicyclette de route SAGITTA, comme détaillé ci-dessus aux conditions énoncées, c'est-à-dire 7 francs après réception et paiements mensuels de 7 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 196 francs, prix total.

Fait à ..... le ..... 191 ..

Nom et Prénoms..... SIGNATURE :  
 Profession ou Qualité.....  
 Domicile.....  
 Département.....  
 Gare de chemin de fer.....

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de

**GIRARD & BOITTE** O. \* 51.

46, rue de l'Échiquier, 46, à PARIS (X<sup>e</sup> Arr.)

**GRATIS ET FRANCO!**

Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES ILLUSTRÉS spéciaux pour chaque article : PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVREURIE D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, BATTERIE DE CUISINE EN ALUMINIUM, BIJOUTERIE-JOAILLERIE, MONTRES DE PRÉCISION, ARMES ET FUSILS DE CHASSE INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, ARTICLES DE VOYAGE, FOURRURES, MACHINES A COUDRE, ETC., ETC. — A tout le monde : 20 à 30 MOIS DE CRÉDIT.

# La Timidité

n'existe plus

**"LA CÉPHALOSE"**

Développe l'intelligence -- Augmente la mémoire  
 Facilite la parole -- Détruit la timidité -- Inspire  
 :: :: la hardiesse et l'audace :: ::

### NOUS AFFIRMONS

Nous affirmons que la Céphalose est, par excellence, la productrice d'énergie intellectuelle. Elle agit sur le cerveau. Elle développe la mémoire, rend l'esprit lucide et l'imagination féconde. Elle a, par cela même, la propriété remarquable et unique d'inspirer une confiance en soi et une audace inouïes. Les orateurs de la chaire et du barreau, les professeurs, les artistes qui en font usage — et ils sont nombreux — sont littéralement émerveillés de la facilité d'élocution et d'improvisation qu'elle donne. Les mots viennent abondants et justes; les réparties, au besoin, éclosent rapides et heureuses. La Céphalose se recommande aux timides, aux hésitants qui se troublent et balbutient sous l'influence d'une émotion intense.

Brochure démonstrative  
 envoyée gratuitement  
 sur demande

Écrire : M. le Directeur  
 des Laboratoires Scientifiques  
 4, rue d'Amal, Paris  
 (SECTION R)

